

Il était une fois dans le nord

**Philip Pullman - A la croisée
des mondes - 5**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

IL ÉTAIT UNE FOIS DANS LE NORD



PAR L'AUTEUR DE
A LA CROISÉE DES MONDES

PHILIP
PULLMAN

IL ÉTAIT UNE FOIS DANS LE NORD



À *la croisée des mondes* par Philip Pullman

LES ROYAUMES DU NORD

LA TOUR DES ANGES

LE MIROIR D'AMBRE

LYRA ET LES OISEAUX

IL ÉTAIT UNE FOIS DANS LE NORD

Philip Pullman

Gravures de John Lawrence

Traduit de l'anglais par Jean Esch

GALLIMARD JEUNESSE

ISBN: 978-2-07-062125-5

Titre original : ONCE UPON A TIME IN THE NORTH

Édition originale publiée par David Fickling Books,
une filiale de Random House Children's Books, 2008

Copyright © Philip Pullman, 2008

Illustrations copyright © John Lawrence, 2008

Design copyright © Together Design Limited, 2008

based on a concept by Trickett & Webb Limited

© Gallimard Jeunesse, 2008, pour la traduction

N° d'édition: 160228

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse

Dépôt légal : septembre 2008

Imprimé en Malaisie



Il était une fois dans le Nord



Le vieux ballon-cargo délabré émergea d'un rideau de pluie au-dessus de la mer Blanche, en perdant rapidement de l'altitude, balayé par le puissant vent de nord-ouest, alors que le pilote s'activait sur les manettes de contrôle et tentait d'ajuster la soupape des gaz. C'était un homme svelte, coiffé d'un large chapeau, doté d'un tempérament laconique et d'une fine moustache. En ce moment, il faisait route vers le dépôt de la Compagnie de la mer de Barents, dont l'emplacement était indiqué sur un bout de papier déchiré, punaisé à l'habitacle de la nacelle. D'ailleurs, il apercevait, droit devant, le dépôt en question qui s'étendait autour du petit port : une grappe de bâtiments administratifs, un hangar, un entrepôt, des ateliers, des citernes de gaz et les machines qui s'y rattachaient. Tout cela approchait à vive allure et l'aéronaute était obligé d'intervenir prestement sur tous les instruments qu'il pouvait encore contrôler, pour éviter de heurter le toit du hangar et atteindre l'espace dégagé au-delà de l'entrepôt.

La soupape des gaz était coincée. Il aurait fallu une clé à molette, mais l'unique outil à sa disposition était un vieux revolver crasseux, qu'il sortit de l'étui fixé à sa taille pour frapper sur la valve jusqu'à ce qu'elle se débloque enfin, en libérant une quantité de gaz supérieure à ce qu'il aurait souhaité. Le ballon s'affaissa et chuta brusquement, avant de plonger vers le plancher des vaches, faisant détalier le groupe d'hommes rassemblés autour d'un tracteur en panne. La nacelle percuta le sol, rebondit et entraîna derrière elle le ballon qui continuait à se vider. Il s'immobilisa enfin, à quelques mètres seulement d'une citerne de gaz.

Tout doucement, le pilote détacha les doigts de la corde à laquelle il s'était accroché; il essaya de déterminer s'il avait la tête en haut ou en bas, il ôta la caisse à outils posée sur ses genoux, sécha ses yeux remplis d'eau grasse et se redressa.

« Eh bien, Hester, on dirait qu'on commence à choper le coup ! » dit-il.

Son démon, qui ressemblait à un petit lièvre moqueur, agita les oreilles en

s'extirpant de l'amas d'outils, de vêtements chauds, d'instruments brisés et de corde. Tout était détrempé.

« Mes sentiments sont trop intenses pour que je puisse les exprimer, Lee », dit-il.

Lee retrouva son chapeau et le vida de toute l'eau qu'il contenait, avant de le remettre sur sa tête. C'est alors qu'il s'aperçut de la présence d'un public: il y avait là les hommes qui se trouvaient à côté du tracteur, plus deux ouvriers de l'usine à gaz, dont un qui se tenait encore la tête après l'avoir échappé belle, et un employé de bureau en bras de chemise, qui restait bouche bée sur le seuil d'un bâtiment administratif.

Lee les salua d'un geste amical, puis leur tourna le dos pour mettre son ballon à l'abri. Il en était très fier. Il l'avait gagné au cours d'une partie de poker, six mois plus tôt, au Texas. Agé de vingt-quatre ans, il était prêt pour l'aventure, et ravi d'aller là où les vents le menaient. Et c'était une bonne chose, comme le faisait remarquer Hester, car il ne pouvait aller ailleurs.

Porté par les vents du hasard, donc, et légèrement aidé par la première partie d'un livre défraîchi intitulé *Eléments de navigation aérienne*, que son adversaire au poker lui avait gracieusement offert (la seconde partie du livre avait disparu), il avait dérivé jusque dans l'Arctique, s'arrêtant là où il espérait trouver du travail, et il avait finalement atterri sur cette île. Il semblait y avoir du pain sur la planche, à Novy Odense, et les poches de Lee étaient presque vides.

Il s'affaira pendant une heure ou deux pour veiller à ce que tout soit bien attaché, puis, avec la nonchalance propre à un prince des airs, il se dirigea tranquillement vers le bâtiment administratif afin de payer le parking de son ballon.

« Vous venez pour le pétrole? lui demanda l'employé derrière son comptoir.

- Non, il est venu apprendre à voler ! lança un homme qui buvait du café assis près du poêle.

- Ah, oui, en effet, dit l'employé. On a assisté à votre atterrissage. Très impressionnant.

- De quel pétrole vous parlez? demanda Lee.

- Ah, je vois, dit l'employé avec un clin d'œil, vous plaisantez. J'ai compris. C'est pas moi qui vous ai parlé d'une ruée vers l'or noir. J'ai bien senti que vous étiez foreur, mais je ne dirai rien. Vous travaillez pour Larsen Manganèse?

- Je suis aéronaute, déclara Lee. Voilà pourquoi je possède- un ballon. Vous me donnez un reçu en échange?

- Tenez », dit l'employé en tamponnant un document, qu'il lui remit ensuite.

Lee le glissa dans la poche de son gilet et demanda: « C'est quoi, Larsen Manganèse ?

- Une grosse et riche compagnie minière. Vous êtes riche, vous aussi ?

- J'en ai l'air ?
- Non.
- Vous avez raison. Y a-t-il d'autres formalités à accomplir avant que je puisse aller dépenser tout mon argent ?
- La douane, dit l'employé. Près de l'entrée principale. »
Lee n'eut aucun mal à trouver le bureau des Douanes et Recettes. Là, il remplit un formulaire en suivant les instructions d'un jeune officier à la mine sévère.
« Je remarque que vous possédez une arme à feu, souligna celui-ci.
- C'est interdit ?
- Non. Vous travaillez pour Larsen Manganèse ?
- Je suis ici depuis cinq minutes et deux personnes m'ont déjà posé cette question. Je n'avais jamais entendu parler de Larsen Manganèse avant d'atterrir dans cet endroit.

- Vous avez de la chance, dit l'officier des Douanes. Ouvrez votre sac de marin, je vous prie. »

Lee lui fit inspecter son sac et son maigre contenu. Cela prit cinq secondes.
« Merci, monsieur Scoresby. Vous seriez bien avisé de vous souvenir que la seule instance habilitée à faire respecter la loi, ici à Novy Odense, est le bureau des Douanes et Recettes. Nous n'avons pas de police. Cela signifie que si quelqu'un viole la loi, c'est nous qui sévissons, et je vous prie de croire que nous le faisons sans aucune hésitation.

- A la bonne heure! répondit Lee. J'aime les endroits où l'on respecte la loi.
»

Sur ce, il balança son sac sur son épaule et prit la direction de la ville. En cette fin de printemps, la neige était sale et la route creusée de nids-de-poule. Dans le centre, la plupart des maisons étaient en bois, sans doute importé car les arbres étaient rares sur l'île. Les seules exceptions qui s'offraient à son regard étaient des constructions en pierre presque noire, qui donnaient au décor un aspect terne et désapprouvateur: un oratoire lugubre dédié à saint Pétronus, une mairie et une banque. Malgré le vent violent, la ville était envahie par les odeurs de ses productions industrielles: on trouvait à Novy Odense des raffineries d'huile de poisson, d'huile de phoque et de pétrole, ainsi qu'une tannerie et une usine de saumurage dont les effluves assaillaient les narines de Lee et lui piquaient les yeux, tandis que les bourrasques charriaient leur parfum dans les rues étroites.

Le plus intéressant, c'était sans conteste les ours. La première fois que Lee en vit un affalé à l'entrée d'une ruelle, il n'en crut pas ses yeux. Gigantesque et silencieuse, la créature au pelage couleur ivoire affichait une expression indéchiffrable, mais impossible de ne pas sentir la puissance contenue dans ces pattes et dans ces griffes, ce sang-froid inhumain. Il y en avait d'autres un peu plus loin dans la ville, rassemblés par petits groupes aux coins des rues ; ils dormaient sur le sol, et parfois, ils travaillaient: on les voyait tirer un chariot ou soulever des blocs de pierre sur un chantier de construction.

Les habitants ne remarquaient même plus leur présence, sauf pour les éviter quand ils encombraient la chaussée. Nul ne leur adressait le moindre regard, constata Lee.

« Ils font comme si les ours n'existaient pas », remarqua Hester.

Dans l'ensemble, les ours ignoraient les gens, eux



aussi, mais, une ou deux fois, Lee capta un regard chargé de colère rentrée dans une paire d'yeux d'un noir intense, ou bien il entendit un grognement sourd, vite étouffé, lorsqu'une femme bien habillée attendait avec impatience qu'ils se poussent pour la laisser passer. Mais tout le monde, les gens comme les ours, s'écarta en voyant deux hommes en uniforme bordeaux déambuler au milieu de la chaussée. Ils portaient des pistolets à la ceinture et tenaient des matraques; Lee supposa que c'étaient des agents des Douanes.

Il régnait en ce lieu une tension et une angoisse diffuses.

Lee avait faim; il choisit donc un bar qui ne payait pas de mine et commanda de la vodka avec du poisson en saumure. L'établissement était bondé et une forte odeur de feuilles à fumer flottait dans l'air. A moins que ces gens soient d'une nature étonnamment survoltée, une sorte de dispute venait d'éclater. Des éclats de voix s'élevaient dans un coin de la salle, quelqu'un frappait du poing sur la table, sous le regard attentif du barman, suffisamment concentré sur son travail néanmoins pour remplir le verre de Lee sans que celui-ci ait besoin de réclamer.

Lee savait que le plus sûr moyen de s'attirer des ennuis consistait à s'intéresser à ceux des autres. Aussi se contenta-t-il de jeter un coup d'œil vers le coin d'où montaient les voix, mais il était d'un tempérament curieux, et dès qu'il eut commencé à manger le poisson en saumure, il demanda au barman :

« C'est quoi, le sujet de la dispute, là-bas ?

- Ce sale rouquin de van Breda peut pas mettre les voiles. C'est un

Hollandais. Son bateau est amarré dans le port et ils veulent pas laisser sortir sa cargaison de l'entrepôt. A force de se plaindre, il rend tout le monde dingue. S'il la ferme pas vite fait, je vais le flanquer dehors, moi !

- Oh, fit Lee. Et pourquoi ils ne veulent pas libérer sa cargaison ?

- Je sais pas. Probable qu'il n'a pas payé les frais de stockage. On s'en fiche !

- Pas lui, j'imagine », dit Lee.

Il se retourna nonchalamment et appuya les coudes sur le comptoir derrière lui. L'homme aux cheveux roux avait la cinquantaine ; c'était un individu trapu, au teint rougeaud, et quand un des gars assis à sa table voulut poser sa main sur son bras, il la repoussa violemment et flanqua un verre par terre sans le vouloir. En voyant ce qu'il avait fait, le Hollandais se prit la tête à deux mains, dans un geste qui trahissait moins la fureur que le désespoir. Il essaya alors de calmer l'homme dont il avait renversé la bière, mais sans succès. Pour finir, il frappa des deux poings sur la table en hurlant au milieu du brouhaha.

« Quelle frénésie ! dit une voix à côté de Lee. Il va faire une crise cardiaque, vous ne croyez pas ? »

Lee se retourna pour découvrir un bonhomme tout maigre, à l'air affamé, vêtu d'un costume noir délavé un peu trop grand pour lui.

« Possible, répondit-il.

- Vous n'êtes pas d'ici, hein ?

- Je viens d'atterrir.

- Un aéronaute ! Fascinant ! Ah, les choses s'améliorent à Novy Odense. On vit une époque passionnante !

- J'ai entendu dire qu'ils avaient trouvé du pétrole.

- En effet. Toute la ville bourdonne littéralement d'excitation. D'autant que, cette semaine, on va élire un nouveau maire ! Voilà des années qu'il n'y a pas eu autant d'animation à Novy Odense.

- Une élection, vous dites ? Qui sont les candidats ?

- Le maire actuel, qui n'a aucune chance de gagner, et un candidat très compétent nommé Ivan Dimitrovich Poliakov, qui va l'emporter à coup sûr. Il est à l'aube d'une grande carrière. Grâce à lui, notre petite ville sera enfin connue ! Il va utiliser le poste de maire pour se hisser jusqu'au fauteuil de sénateur à Novgorod, et ensuite, qui sait ? il pourra exporter sa campagne anti-ours jusque sur le continent. Mais vous, monsieur, qu'est-ce qui vous a incité à venir ici, à Novy Odense ?

- Je cherche un travail tranquille. Comme vous l'avez constaté, je suis aéronaute de profession... »

Lee remarqua le regard de son interlocuteur, qui s'était posé brièvement sur sa ceinture sous son manteau ouvert. En se renversant contre le comptoir, Lee avait laissé apparaître le revolver qu'il portait, et qui lui avait servi de marteau improvisé une ou deux heures plus tôt.

« Et amateur d'armes, à ce que je vois, dit l'autre.

- Oh, non ! Chaque fois que je me suis trouvé pris dans une bagarre, j'ai essayé de me défilier. C'est juste pour faire joli, à vrai dire. Je ne suis même pas sûr de savoir tirer avec ce... comment on appelle ça ?... ce revolver ou je ne sais quoi...

- Ah ! Vous êtes également un homme d'esprit !

- Dites-moi une chose, l'ami. Vous avez parlé d'une campagne anti-ours. Or je viens de traverser la ville et je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer leur présence. Je suis intrigué, je l'avoue, car je n'ai jamais vu de créatures semblables. Ils sont libres d'aller et venir à leur guise ? »

L'homme maigrelet prit son verre vide et essaya, avec obstination, d'avalier une dernière goutte, avant de le reposer sur le comptoir avec un soupir.

« Attendez, je vais vous le remplir, dit Lee. Ça donne soit d'expliquer des choses à un étranger. Qu'est-ce que vous buvez ? »

Le barman brandit une bouteille de cognac coûteux, ce qui arracha un sourire résigné à Lee et provoqua un petit bruit de gorge désapprouvateur de la part de Hester.

« C'est très aimable à vous, monsieur, très aimable, dit l'homme maigrelet, dont le démon-papillon, perché sur son épaule, déploya ses splendides ailes. Permettez-moi de me présenter: Oskar Sigurdsson, poète et journaliste. A qui ai-je l'honneur ?

- Lee Scoresby, aéronaute à louer. »

Ils échangèrent une poignée de main.

« Vous me parliez des ours, lui rappela Lee, après un coup d'œil à son propre verre, qui était presque vide et devrait le rester.



- Oui, c'est exact. Des vagabonds et des bons à rien. Les ours sont tombés bien bas, de nos jours. Jadis, ils possédaient une culture riche, figurez-vous. Brutale, certes, mais noble à sa manière. On admire l'authentique sauvage qui ne se laisse pas corrompre par la mollesse et la facilité. Plusieurs de nos grandes sagas relatent les prouesses des ours-rois. Moi-même, je travaille,

depuis un certain temps déjà, à un poème en vers qui racontera la chute de Ragnar Lokisson, le dernier grand roi de Svalbard. Je serais ravi de vous le réciter...

- Rien ne pourrait me faire davantage plaisir, s'empressa de déclarer Lee. Je ne peux pas résister à une bonne histoire. Mais une autre fois, peut-être. Parlez-moi plutôt de ces ours que j'ai vus dans les rues.

- Des vagabonds, comme je vous le disais. Ils fouillent dans les poubelles. Des ivrognes pour la plupart. Des spécimens dégénérés. Ils volent, ils boivent, ils mentent, ils trichent...

- Ils mentent?

- Vous pouvez en être sûr.

- Vous voulez dire qu'ils *parlent* ?

- Oh, oui. Vous l'ignoriez ? Dans le temps, c'étaient également de très bons artisans, très doués pour travailler le métal, mais pas cette génération. Ceux-là, tout ce qu'ils savent faire, c'est des soudures, des tâches primitives. Leurs armures sont devenues grossières, laides...

- *Leurs armures?*

- Ils n'ont pas le droit de les porter en ville, évidemment. Ils les fabriquent morceau par morceau, à mesure qu'ils vieillissent. Quand ils atteignent la maturité, ils possèdent une armure complète. Mais comme je vous le disais à l'instant, c'est du travail grossier, bâclé, rien à voir avec le raffinement de la grande époque. La vérité, c'est qu'ils sont devenus des parasites, la lie d'une race à l'agonie, et il vaudrait mieux pour nous tous que... »

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase car le barman, qui en avait assez du raffut provoqué par le Hollandais, était sorti de derrière son comptoir armé d'un gros bâton. Alerté par les visages inquiets qui l'entouraient, le capitaine se leva et se retourna à moitié, en chancelant, le visage rubicond, les yeux brillants, les mains tendues devant lui. Le barman leva son bâton ; il s'apprêtait à frapper lorsque Lee intervint.

Il bondit entre les deux hommes, saisit le capitaine par les poignets et dit: « Monsieur le barman, inutile d'assommer un homme ivre; il existe une meilleure façon de régler ce genre de choses. Venez, capitaine, l'air est plus frais dehors. Cet endroit est mauvais pour votre teint.

- En quoi est-ce que ça vous regarde, nom d'un chien ? brailla le barman.

- Je suis l'ange gardien du capitaine, dit Lee. Alors, vous voulez bien reposer ce bâton ?

- Je vais le reposer sur votre sale caboche ! »

Lee lâcha les poignets du capitaine et regarda le barman droit dans les yeux.

« Essayez un peu, pour voir », dit-il.

Silence dans le bar; plus personne n'osait bouger. Le capitaine lui-même se contentait d'observer, d'un air hébété, l'affrontement tendu qui se déroulait devant lui. Lee paraissait bien disposé à en découdre et le barman le sentait. Finalement, il abaissa son bâton et grommela: « Dehors, vous aussi.

- C'est exactement ce que le capitaine et moi avions en tête, rétorqua Lee. Écartez-vous. »

Il prit le capitaine par le bras et le guida à travers la salle bondée. Alors que la porte battante du bar se refermait derrière eux, il entendit le barman s'exclamer: « Ne remettez plus jamais les pieds ici ! »

Le capitaine tituba et s'appuya contre le mur; il dut battre des paupières pour essayer de voir plus clair.

« Qui vous êtes ? demanda-t-il, avant d'ajouter aussitôt : Non, je me fiche de savoir qui vous êtes. Allez au diable ! »

Il s'éloigna d'un pas chancelant. Lee le regarda partir en se grattant la tête.

« On est ici depuis une heure, commenta Hester, et tu as déjà réussi à nous faire jeter à la porte d'un bar.

- Ouais, encore une journée réussie. Bon sang, Hester, on ne frappe pas un homme saoul avec un bâton !

- Trouve-toi un endroit pour dormir, Lee. Ne parle à personne. N'aie pas de mauvaises pensées. Et évite les ennuis.

- Bonne idée. »



Après s'être renseigné auprès de plusieurs personnes, Lee se retrouva dans une pension miteuse près du port. Il versa à la logeuse une semaine d'avance pour le gîte et le couvert, puis déposa son sac de marin sur le lit avant de ressortir, en quête d'un gagne-pain.

Un vent mordant soufflait de la mer. Lee resserra les pans de son manteau et enfonça plus profondément son chapeau sur sa tête lorsqu'il déboucha sur les quais en émergeant d'une ruelle perpendiculaire. Il avisa une rangée de commerces, installés face au large - un shipchandler, une boutique de vêtements... -, deux ou trois bars peu engageants et le bâtiment en pierre massif qui abritait le bureau des Douanes et Recettes, sur le toit duquel flottait un drapeau bleu marine et blanc. A chaque extrémité de ce quai, une jetée s'avancait dans la mer, formant un port abrité d'environ cent cinquante mètres de long. A l'une des extrémités se dressait un phare, sur un promontoire qui s'incurvait vers la gauche.

Lee prit le temps de dresser l'inventaire des bateaux qui se trouvaient dans le port. Pour une ville prétendument en proie à la fièvre de l'or noir, il n'était pas très animé. Un tanker transportant du charbon était amarré à la jetée de droite; à en juger par sa ligne de flottaison, il n'avait pas encore été déchargé. L'unique grue de ce côté-ci était un gros engin à vapeur qui servait à présent à installer un nouveau mât sur un navire, une opération à laquelle assistaient plus d'hommes que nécessaire, qui tous livraient avec vigueur leur point de vue. Il y en avait pour la journée; le charbon attendrait. Sur la jetée de gauche, deux grues ambariques, moins imposantes, s'affairaient; la première

chargeait des tonneaux d'huile de poisson dans la cale d'un petit caboteur à vapeur, tandis que la deuxième déchargeait des troncs d'arbre qui formaient une grande pyramide sur le pont d'une autre embarcation semblable. Au second plan se trouvait une goélette à bord de laquelle aucune activité n'était visible. Lee supposa qu'il s'agissait du bateau du pauvre capitaine van Breda qui ne pouvait pas charger sa cargaison. Il n'y avait même pas âme qui vive sur le pont. La goélette paraissait abandonnée.

Des entrepôts en pierre étaient alignés le long de chaque jetée; vers l'extrémité de celle de gauche étaient regroupés plusieurs bureaux, dont ceux de la capitainerie du port. Une vedette était amarrée en bas des marches, juste devant, non loin d'un remorqueur à vapeur d'une taille imposante. Si l'un et l'autre étaient à quai, cela signifiait que l'activité était réduite.

Lee agita la cloche de la capitainerie et entra, après avoir lu le nom qui figurait sur la plaque en cuivre à côté de la porte.



« Bonjour, monsieur Aagaard, dit-il. Je viens voir s'il n'y aurait pas du travail par ici. Je m'appelle Scoresby et j'ai laissé mon ballon-cargo au dépôt de la Compagnie de la mer de Barents. A votre avis, se pourrait-il qu'on ait besoin des services d'un aéronaute ? »

Le gouverneur du port était un homme âgé, à l'air revêché et méfiant. Son démon-chat ouvrit brièvement les yeux, puis les referma avec dédain.

« Les affaires tournent au ralenti, monsieur Scoresby, répondit-il. Nous n'avons que quatre navires en activité dans le port, et une fois qu'ils seront partis, je n'attends pas de nouveaux arrivants avant une semaine. Les temps sont durs.

- Quatre navires, dites-vous ? Ah, mes yeux me jouent des tours. J'en ai compté cinq.

- Quatre.

- Dans ce cas, j'ai bien besoin de lunettes. J'ai aperçu un mirage à trois mâts à l'extrémité de la jetée est.

- Il n'y a pas de travail sur la jetée est, ni sur la jetée ouest, d'ailleurs. Bonne journée, monsieur Scoresby.

- Vous de même, monsieur. »

Lee et Hester s'en allèrent. L'aéronaute se massa le menton, songeur, et tourna la tête vers la gauche, en direction de la goélette immobile.

« Je n'aime pas voir un bateau aussi tranquille, dit-il. On dirait un vaisseau fantôme. Il y a toujours quelque chose à faire sur un navire. Allons voir combien ils demandent pour de la corde de chanvre dans cette boutique. »

D'un pas nonchalant, Lee marcha jusqu'au shipchandler, où la puanteur de l'huile de poisson et du tannage des peaux céda place, fort heureusement, à l'odeur de la corde propre et goudronnée. L'homme posté derrière le comptoir lisait un journal ; il leva à peine la tête quand Lee entra.

« Bonjour! » lança celui-ci, sans obtenir de réponse.

Il déambula dans les rayons et, comme toujours, il vit un tas de choses dont il avait besoin et qu'il ne pouvait pas s'offrir. Il se gratta la tête devant les prix affichés, avant de se souvenir qu'il se trouvait sur une île prisonnière des glaces durant six mois de l'année et que tout devait être importé.

« Alors, cette élection ? demanda-t-il au commerçant, en montrant le journal d'un petit hochement de tête. Ce M. Poliakov va devenir le nouveau maire, à votre avis ?

- Vous voulez acheter quelque chose ?

- Ça se pourrait. Mais je n'ai rien trouvé dans mes moyens, vu vos prix.

- Je vends pas de journaux.

- Dans ce cas, bonne journée », dit Lee et il sortit.

Il bifurqua pour s'enfoncer dans la ville. Le ciel bleu de la matinée avait disparu et un vent cinglant faisait filer les nuages gris venus du nord. Il n'y avait que trois personnes dehors : deux femmes avec des paniers et un vieil homme qui s'appuyait sur une canne. Quelques ours rassemblés interrompirent leurs grommellements pour le regarder passer, avant de reprendre leur conversation. Leurs voix étaient si graves que Lee les sentait résonner dans les semelles de ses chaussures.

« C'est l'endroit le plus sinistre, le plus malodorant et le plus inhospitalier où nous avons jamais mis les pieds, commenta l'aéronaute.

- Je ne peux pas dire le contraire, Lee.

- Une occasion va se présenter, j'en suis sûr. »

Elle ne se présenta pas cet après-midi-là.



Le dîner fut servi dans le salon de la pension, une pièce lugubre avec une

petite table à manger, un poêle en fonte, une étagère où s'alignaient des ouvrages religieux et quelques vieux jeux de société poussiéreux et défraîchis, avec de drôles de noms comme *Les Dangers du Pôle*, *Flippety-Flop* et *Animaux bizarres*. Le repas se composait d'un ragoût de mouton et d'une tarte aux pommes. La tarte était mangeable. Les autres pensionnaires étaient un photographe d'Oslo, un fonctionnaire de l'Institut d'économie de Novgorod et une jeune femme, Mlle Victoria Lund, qui travaillait à la bibliothèque municipale. Elle était belle comme une image, si cette image était celle d'une jeune personne à l'âme noble, d'une droiture et d'une sévérité inflexibles. Elle était grande, maigre plus que mince, et ses cheveux blonds tirés en arrière formaient un chignon. Son chemisier blanc à manches longues était boutonné jusqu'au cou. C'était la première jeune femme à qui Lee adressait la parole depuis un mois.

« Alors comme ça, vous êtes bibliothécaire, mademoiselle Lund ? Quel genre de livres aiment lire les habitants de Novy Odense ?

- Divers genres.

- Il se pourrait que je vous rende visite demain, pour voir si je peux trouver mon bonheur. Il existe un livre intitulé *Eléments de navigation aérienne*, que j'aimerais beaucoup finir. Où se trouve votre bibliothèque, mademoiselle Lund ?

- A Aland Square.

- C'est noté. Aland Square. Vous y travaillez depuis longtemps ?

- Non.

- Ah, je vois. Vous êtes... jeune diplômée, je suppose?

- Oui.

- Et... vous êtes native de Novy Odense?

- Non.

- Alors, nous sommes deux étrangers, n'est-ce pas?»

Cette dernière remarque n'obtint aucune réponse, mais le démon-hirondelle de la jeune femme, perché sur le dossier de sa chaise, regarda Hester, déploya ses ailes, puis les referma, en même temps que ses yeux.

Lee insista malgré tout.

« Voulez-vous un peu de tarte, mademoiselle Lund ?

- Merci.

- Après le dîner, j'avais dans l'idée d'aller faire une petite promenade sur les quais, histoire de voir ce que les dynamiques habitants de Novy Odense ont à offrir en matière de distractions nocturnes. Je suppose que vous ne souhaitez pas m'accompagner?

- Non, en effet. »

Mlle Lund quitta la table aussitôt le repas terminé, et dès qu'elle fut partie, les deux autres hommes éclatèrent de rire et tapèrent sur l'épaule de Lee.

« Douze ! s'exclama le photographe.

- Je n'en ai compté que onze, dit l'économiste, mais vous l'emportez quand même.

- Douze quoi? demanda Lee.
- Vous lui avez soutiré douze mots, expliqua le photographe, j'avais parié que vous dépasseriez les dix, et Michael ici présent affirmait le contraire.
- Prudence, Lee, murmura Hester.
- Je vois que vous avez un tempérament de joueurs, messieurs, dit-il sans prêter attention à son dæmon. C'est la meilleure surprise de la journée. Que diriez-vous d'une petite partie de cartes, maintenant que ce délicieux repas n'est plus qu'un lointain souvenir et que notre charmante convive s'est retirée? A moins que vous préfériez tenter votre chance au *Flippety-Flop* ?
- Rien ne me ferait davantage plaisir, répondit le photographe, mais j'ai rendez-vous pour tirer le portrait du proviseur et de sa famille. Je ne peux pas me permettre de le manquer.
- Quant à moi, ajouta le deuxième homme, je dois assister à une réunion à la mairie. Ça commence à s'animer autour de l'élection municipale, j'ai besoin de savoir dans quelle direction souffle le vent.
- Voilà une ville palpitante, ironisa Lee. J'ai du mal à contenir mon excitation.
- Voulez-vous m'accompagner jusqu'à la mairie pour assister à la réunion ? proposa l'économiste.
- Pourquoi pas ? » répondit Lee, et le dæmon-rouge-gorge de l'homme remua la queue.



La réunion électorale était assurément l'endroit le plus couru ce soir-là. Hommes et femmes remontaient la rue boueuse en direction de l'hôtel de ville, brillamment éclairé par des lampes à gaz, ce que Lee constata avec satisfaction : s'il y avait une source de gaz sur cette île, il pourrait remplir son ballon sans trop de difficultés... à condition qu'il ait de quoi payer, évidemment. Les gens étaient habillés de manière respectable, tout comme Lee (c'est-à-dire qu'il avait mis son unique cravate), et parlaient avec entrain.

« Les réunions politiques provoquent toujours le même engouement à Novy Odense ? demanda Lee à son compagnon.

- Il y a un énorme enjeu dans cette élection », expliqua l'économiste, dont Lee avait appris, en chemin, qu'il se nommait Mikhaïl Ivanovitch Vassiliev. « C'est d'ailleurs pour cette raison que je suis ici. Mon université s'intéresse à cet homme, Poliakov. Il a été sénateur autrefois, mais il déteste qu'on le lui rappelle. Il a dû démissionner à la suite d'un scandale financier et il se sert de ce scrutin municipal pour se réhabiliter.

- Ah oui ? » fit Lee. Il scruta la foule massée sur les marches de l'hôtel de ville et remarqua la présence de gardes en uniforme. « Je vois qu'il y a beaucoup d'officiers des Douanes. Ils craignent des échauffourées ?

- Des officiers des Douanes ?

- Les brutes épaisses en uniforme bordeaux.
- Oh, ils ne sont pas des Douanes. C'est le service de sécurité de Larsen Manganèse.

- Je n'arrête pas d'entendre ce nom... De quoi s'agit-il, au juste ?

- C'est une très grosse société minière. Si Poliakov est élu, elle prospérera davantage. D'après certaines rumeurs, cette société cherche à provoquer un affrontement avec les Douanes, justement. La même chose se produit partout dans le Nord actuellement: des sociétés privées envahissent la sphère publique. Ils appellent ça «sécurité»; ça veut plutôt dire «menaces». On raconte qu'ils possèdent un énorme canon, caché quelque part, et qu'ils adoreraient déclencher une émeute pour pouvoir s'en servir... Oh, ce monsieur là-bas vous fait signe. »

Ils avaient atteint le haut des marches conduisant à la porte principale, mais ils ne pouvaient plus avancer à cause de la cohue. Lee se retourna pour suivre la direction indiquée par le doigt de Vassiliev, et il aperçut le poète Oskar Sigurdsson qui lui faisait signe de le rejoindre.

Lee le salua d'un geste de la main, mais Sigurdsson agita la sienne de plus belle.

« Je ferais bien d'aller voir ce qu'il veut », dit Lee et il se fraya un chemin au milieu de la foule.

Le dæmon-papillon de Sigurdsson voltigeait furieusement autour de sa tête et le poète rayonnait de bonheur.

« Monsieur Scoresby ! Comme je suis content de vous voir ! Mademoiselle Poliakova, permettez-moi de vous présenter M. Scoresby, le célèbre aéronaute !

- Célèbre, mon œil », murmura Hester, mais la jeune femme qui se trouvait aux côtés de Sigurdsson capta immédiatement l'attention de Lee. Âgée d'environ dix-huit ans, elle était l'exact opposé de Mlle Lund, dans tous les domaines: elle avait des pommettes roses, de grands yeux noirs, des lèvres pleines et rouges, et une masse épaisse de boucles brunes. Son dæmon était une souris. Lee lui prit la main avec plaisir.

« Ravi de faire votre connaissance, dit-il, et il la salua d'un mouvement de son chapeau, autant que le lui permettait la pression de la foule.

Sigurdsson venait de dire quelque chose.

« Je vous demande pardon, monsieur Sigurdsson, dit Lee, je n'ai pas pu me concentrer sur vos paroles à cause du regard de Mlle Poliakova. Je parie, chère mademoiselle, que les jeunes gens viennent par dizaines, de toutes les terres du Nord, pour contempler vos yeux. »

La jeune femme les baissa, comme gênée, puis regarda par en dessous, à travers ses cils. Sigurdsson tira Lee par la manche.

« Mlle Poliakova est la fille du distingué candidat au poste de maire, glissa-t-il.

- Oh, sans blague ? Aura-t-on le plaisir d'entendre votre père, ce soir, mademoiselle ?

- Oui, dit-elle, je crois qu'il va prendre la parole.
- Contre qui se présente-t-il ?
- Je ne sais pas, avoua-t-elle. Deux hommes, je crois, ou un seul peut-être.

»

Lee l'observa attentivement, tout en essayant d'étouffer les grognements de Hester à l'intérieur de sa veste. Cette jeune femme avait-elle réellement l'esprit lent, ou bien faisait-elle semblant ? Elle lui sourit de nouveau. Aucun doute, songea-t-il, elle le provoquait. Tant mieux ! Si elle avait envie de jouer, Lee était d'humeur à relever le défi.

Le bouchon qui s'était formé à l'entrée fut enfin dispersé et la foule put continuer à gravir les marches, encadrée par les agents de sécurité de Larsen Manganèse. Mlle Poliakova trébucha et Lee lui proposa son bras, qu'elle accepta sans se faire prier. Pendant ce temps, Sigurdsson se pressait contre lui, de l'autre côté ; il lui souffla quelque chose que Lee n'entendit pas, et qui d'ailleurs ne l'intéressait pas car plus il se rapprochait de Mlle Poliakova, plus il sentait le délicat parfum fleuri qu'elle portait, à moins qu'il s'agisse de l'odeur de ses cheveux, ou peut-être était-ce simplement la présence de ce jeune corps tout près de lui. Quoi qu'il en soit, Lee était enivré.

« Que disiez-vous ? » demanda-t-il à Sigurdsson, à contrecœur.

Le poète le tirait par la manche et lui faisait signe, avec empressement, de baisser la tête, comme pour recevoir une confidence.

« Je disais que vous pourriez peut-être être utile au père d'Olga », murmura Sigurdsson, alors qu'ils pénétraient dans la salle. Celle-ci était remplie de chaises en bois et l'estrade était ornée de fanions et de drapeaux frappés de ce slogan : POLIAKOV POUR LE PROGRÈS ET LA JUSTICE.

« Sans blague ? » répondit Lee.

- Je vous présenterai après la réunion.

- Euh... merci. »

Lee avait un principe au sujet des pères : il préférait les garder à distance. Généralement, les pères ne voulaient pas que leurs filles fassent ce qu'il avait en tête. Mais sans avoir le temps de trouver une excuse, il se retrouva assis au premier rang, où tous les sièges étaient réservés.

« Oh, je ne peux pas m'asseoir ici, protesta-t-il. Ces chaises sont pour les invités importants... »

- Mais vous êtes un invité important ! » s'exclama le poète avec espièglerie.

La jeune femme insista : « Oh, restez, monsieur Scoresby ! »

- Pauvre idiot », murmura Hester. Seul Lee l'entendit, et c'était fait exprès.

A peine s'étaient-ils assis qu'un officiel corpulent apparut sur scène pour annoncer qu'ils devaient fermer les portes. Les gens avaient tellement envie d'écouter le candidat que la salle avait déjà dépassé sa capacité d'accueil autorisée et ils ne pouvaient plus laisser entrer qui que ce soit. En regardant autour de lui, Lee aperçut effectivement des gens debout, sur trois rangées, au fond et sur les côtés.

« Aucun doute, votre père est un homme très populaire, glissa-t-il à Mlle

Poliakova. Quel est donc son programme ? Qu'a-t-il l'intention de faire, une fois élu ?

- Les ours, répondit-elle avec un léger frémissement, accompagné d'une expression d'horreur contenue.

- Oh, les ours, oui, fit Lee. Il ne les aime pas ?

- Ils me font peur.

- Oui, c'est compréhensible. Ils sont... euh... ils sont très gros. Je n'ai jamais eu affaire à vos ours polaires si particuliers mais, une fois, j'ai été pourchassé par un grizzli dans le Yukon.

- C'est terrifiant ! Il vous a rattrapé ? »

Une fois de plus, Lee eut l'impression d'avoir manqué la dernière marche dans le noir: pouvait-elle être aussi idiote? Le faisait-elle exprès ?

« Oui, dit-il, mais en réalité, le brave vieux voulait uniquement m'emprunter une poêle pour faire cuire un saumon qu'il avait attrapé. Je lui ai prêté la mienne et on a dîné ensemble en bavardant. Il a bu mon whisky et fumé mes cigares, et nous avons promis de rester en contact. Hélas, j'ai perdu son adresse.

- Oh, quel dommage, dit-elle. Mais vous savez... »

Perplexe, Lee se gratta la tête. Heureusement, il fut dispensé de trouver une réponse car à ce moment-là, trois hommes firent leur apparition sur l'estrade et le public se leva pour les applaudir et les acclamer. Lee dut se lever également, de peur de se faire remarquer et de paraître grossier. Il regarda autour de lui pour essayer d'apercevoir son colocataire à la pension au milieu de tous ces visages brillants de ferveur et ces regards pétillants d'enthousiasme, mais Vassiliev demeurait invisible.

Alors qu'ils se rasseyaient, Sigurdsson commenta: « Quel formidable accueil ! C'est de bon augure, n'est-ce pas ?

- Je n'ai jamais vu ça », répondit Lee.

Il s'installa pour écouter les discours.



Très peu de temps après, lui sembla-t-il, il fut réveillé par la clameur de la foule. Des applaudissements, des vivats et des cris d'encouragement résonnèrent dans la grande salle en bois, tandis que Lee, un peu éberlué, frappait dans ses mains comme tout le monde.

Sur l'estrade, Poliakov, longue veste noire et barbe épaisse, les joues rouges, se tenait droit comme un piquet, un poing posé sur le pupitre, l'autre serré sur son cœur. Son regard pénétrant était fixé sur l'assistance, tandis que son dæmon, une sorte de rapace que Lee ne parvint pas à identifier, perché sur le pupitre à côté de lui, déployait ses longues ailes.

Lee souffla à Hester, caché sous sa veste :

« Combien de temps j'ai dormi ?

- Je n'ai pas compté.

- Zut! Qu'a dit ce monsieur ?

- Je n'ai pas écouté. »

Lee observa Olga à la dérobée: assise calmement, elle levait vers son père un regard rempli d'adoration, impassible, même quand le candidat frappa du poing sur le pupitre, faisant sursauter son dæmon qui s'envola et tournoya au-dessus de sa tête avant de venir se poser sur son épaule. « Très impressionnant », se dit Lee, et Hester demanda: « A ton avis, combien de temps ils ont répété ce numéro devant la glace ?

- Mes amis! s'exclama Poliakov. Amis et citoyens, amis et êtres humains, je n'ai pas besoin de vous mettre en garde contre cette invasion insidieuse. Non, je n'ai pas besoin de vous mettre en garde car chaque goutte de sang humain qui coule dans vos veines vous informe déjà, instinctivement, qu'il ne peut être question d'amitié entre les humains et les ours. Vous savez précisément ce que j'entends par là, et vous savez pourquoi je dois parler en ces termes. Il ne *peut* y avoir d'amitié, et il ne *devrait pas* y en avoir. Et quand je serai maire, je vous jure, la main sur le cœur, qu'il n'y *aura pas* d'amitié avec ces créatures inhumaines et... »

La fin de la phrase fut noyée, comme il l'avait prévu, sous les cris, les applaudissements et les trépignements qui montèrent du parterre, telle une lame de fond.

Le poète était debout, il agitait les bras au-dessus de sa tête, avec frénésie, en criant: « Bravo ! Bravo !... »

A droite de Lee, la fille du candidat applaudissait à la manière d'une enfant, les doigts raidis et écartés, en frappant ses paumes l'une contre l'autre.

Le discours était terminé, apparemment, car Poliakov et ses acolytes quittaient l'estrade, pendant que d'autres hommes se faufilaient dans le public, entre les rangées de chaises, pour solliciter des dons.



« Ne file pas un sou à ce sale type, chuchota Hester.

- Je n'ai rien à lui donner, répondit Lee.

- Formidable, hein ? dit Sigurdsson.

- Je n'ai jamais entendu plus bel exemple d'extravagance oratoire, dit Lee. Pas mal de choses me sont passées au-dessus de la tête, évidemment, étant donné que je ne connais pas le contexte local, mais voilà un homme qui sait prêcher, assurément.

- Venez avec moi, je vais vous présenter. M. Poliakov sera ravi de faire votre connaissance...

- Oh, non, non, répondit prestement Lee. Je m'en voudrais de lui faire perdre son temps, alors que je n'ai aucune voix à lui offrir.

- Mais pas du tout! A vrai dire, je sais qu'il sera enchanté de vous rencontrer», dit Sigurdsson en baissant la voix et en saisissant Lee par le coude, avec fermeté. « Il cherche quelqu'un pour un travail », murmura-t-il.

Simultanément, Olga l'agrippa par l'autre manche.

« Venez faire la connaissance de papa, monsieur Scoresby ! »

Elle avait des yeux si grands et si candides, ses lèvres semblaient si douces, ajoutez à cela ses belles boucles brunes et cet adorable visage en forme de cœur... Lee faillit perdre la raison et l'embrasser sur-le-champ. Qu'importe qu'elle ait une cervelle d'oiseau ! Ce n'était pas sa cervelle qu'il voulait étreindre. Son corps possédait sa propre forme d'intelligence, le sien aussi, et leurs deux corps avaient plein de choses à se dire. Il se sentait pris de vertige. Finalement, il se laissa convaincre.

« Conduisez-moi auprès de lui », dit-il.



Dans le salon situé derrière l'estrade, Poliakov trônait au milieu de plusieurs messieurs qui tenaient dans leurs mains des verres et des cigares. La petite pièce lambrissée était envahie par les éclats de rire et les échos bruyants des félicitations.

Dès qu'il aperçut sa fille, Poliakov abandonna ses compagnons pour la soulever dans ses bras.

« Tu as aimé le discours de papa, mon petit sucre d'orge ? - C'était merveilleux, papa ! Les gens étaient emballés ! »

Lee laissa vagabonder son attention. Sur une table près de la cheminée était posé le modèle réduit d'une arme à l'aspect étrange: une sorte de canon mobile monté sur un camion blindé. Lee aurait bien voulu l'examiner de plus près, mais l'homme qui se trouvait juste à côté remarqua son regard insistant et s'empressa de cacher la maquette sous un drap en feutre. Il devait s'agir du canon dont lui avait parlé Vassiliev, songea Lee, qui regrettait d'avoir affiché si ouvertement son intérêt pour cet engin, car cela l'avait empêché de l'observer plus attentivement. Soudain, il sentit la main de Sigurdsson se poser sur son bras, de nouveau, et il se retourna au moment où le poète disait au candidat, d'un ton humble :

« Ivan Dimitrovich, pourrais-je me permettre de vous présenter M. Scoresby, du Texas ? »

Olga intervint :

« Oh, papa, M. Scoresby m'a parlé des horribles ours qu'ils ont là-bas, dans son pays... ! »

Poliakov tapota la joue de sa fille, ôta son cigare de sa bouche et serra la main de Lee avec une poigne à vous briser les os. Lee, qui s'y attendait, répondit de la même manière et le duel s'acheva par un match nul.

« Monsieur Scoresby, dit Poliakov en passant son bras autour des épaules de l'aéronaute pour l'entraîner à l'écart, je suis ravi de vous rencontrer, positivement ravi, oui. Mon bon ami Sigurdsson m'a tout raconté à votre sujet. Vous êtes quelqu'un qui sait saisir les occasions quand elles se présentent, je le sens. Vous êtes un homme d'action, je le vois. Et vous êtes un juge avisé, je le devine. Sauf erreur, vous êtes libre présentement de réfléchir à une proposition. Ai-je vu juste ?

- Jusque dans les moindres détails, monsieur, dit Lee. De quel genre de proposition s'agit-il ?

- Un homme tel que moi, expliqua le candidat en baissant la voix, se trouve de temps à autre exposé à un danger considérable. Novy Odense est une ville où les gens s'emportent facilement, monsieur Scoresby, un environnement imprévisible pour quiconque inspire, comme moi, des passions fortes, qu'il s'agisse de fascination ou à l'inverse, j'ai le regret de le dire, de ressentiment et de rejet. Eh oui, certaines personnes craignent et haïssent ma position de principe concernant les ours, par exemple. Inutile de s'étendre sur le sujet, ajouta-t-il en se tapotant le nez. Je suis sûr que vous comprenez ce que je veux dire. Je demeurerai inflexible, mais il y a des gens qui aimeraient me faire plier, par la force si nécessaire. Je n'ai pas peur de répondre à la force par la force. Je remarque que vous portez une arme, monsieur Scoresby. Etes-vous prêt à vous en servir ?

- Vous voulez que je réponde à leur force par ma force, c'est bien cela ? Je constate avec joie que vous n'avez pas peur, en effet, monsieur Poliakov. Quel est ce travail auquel vous pensez ?

- Il y a actuellement dans le port un petit problème qui doit être résolu très vite, et je pense que vous êtes l'homme de la situation. Voyez-vous, un groupe d'individus peut faire certaines choses dans le cadre de ses fonctions, mais d'autres nécessitent une intervention moins... publique. Un homme tente de filer avec une... marchandise convoitée par plusieurs personnes. Je veux que quelqu'un la surveille et empêche cet homme d'agir.

- A qui appartient cette marchandise ?

- Comme je vous le disais, il y a un conflit. Mais ne vous préoccupez pas de cela. Veillez uniquement à ce qu'elle demeure dans l'entrepôt jusqu'à ce que les avocats aient terminé leur travail.

- Je vois. Et combien serai-je payé ?

- Ah, vous allez droit au but, mon ami. Puis-je vous proposer... »

Avant que Lee entende l'offre de Poliakov, Hester lui décocha un grand coup de patte dans la poitrine. « Lee ! »

Il comprit immédiatement et il suivit la direction du regard de son dæmon: derrière Poliakov, un homme grand et mince était adossé près de la cheminée, les bras croisés, une jambe repliée et le pied appuyé contre le mur. Il fumait une pipe en maïs, et son dæmon, un serpent à sonnette, s'était enroulé autour de son cou en formant un nœud. L'homme affichait une expression indéchiffrable, mais ses yeux noirs regardaient fixement Lee.



«Je vois, dit celui-ci à Poliakov, que vous avez déjà engagé une fine gâchette. »

Le candidat jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Vous connaissez M. Morton ?

- De réputation.

- Laissez-moi faire les présentations. Monsieur Morton ! Venez par ici, je vous prie. »

L'homme détacha son grand corps du mur et s'avança d'un pas nonchalant, sans ôter sa pipe de sa bouche. Il était habillé avec élégance: manteau noir, pantalon étroit, bottes montantes. Lee remarqua les bosses que faisaient ses pistolets sur ses hanches.

« Monsieur Morton, voici notre nouvel associé, M. Lee Scoresby. Monsieur Scoresby, je vous présente M. Pierre Morton.

- Monsieur Poliakov, dit Lee, en ignorant Morton, je crois que vous allez trop vite en besogne. J'ai changé d'avis. Vous ne pourriez pas me payer suffisamment pour que j'accepte de m'associer avec un tel individu.

- C'est quoi, votre nom ? demanda Morton. Je n'ai pas bien saisi. »

Il parlait d'une voix grave et calme. Son dæmon-serpent avait dressé sa tête en forme de losange et il dévisageait Hester. Lee caressa son dæmon entre les oreilles avec son pouce et regarda Morton droit dans les yeux.

« Je m'appelle Scoresby. Depuis toujours. Par contre, la dernière fois que nous nous sommes croisés, vous ne vous appeliez pas Morton. Vous répondiez au nom de McConville.

- Je ne vous ai jamais vu.
- Dans ce cas, j'ai une meilleure vue que vous. Je vous conseille de ne pas l'oublier. »

Durant cet échange, toutes les voix s'étaient tues dans la salle, tous les visages s'étaient tournés vers les deux hommes. La tension palpable entre eux avait mis fin aux conversations et Poliakov paraissait perplexe; son regard allait de l'un à l'autre, comme s'il se demandait de quelle façon retrouver la position dominante qui lui avait échappé.

Finalement, ce fut Olga qui parla la première. Occupée à manger un petit gâteau, elle n'avait rien remarqué. Elle se tapota les lèvres avec une serviette et demanda, aussi fort que si tout le monde continuait à parler autour d'elle : « Il y a aussi des ours dans votre pays, monsieur Morton ? »

Morton-McConville sembla se réveiller en sursaut et se tourna vers la jeune femme. Mais son démon garda les yeux fixés sur Hester.

« Des ours ? fit-il. Je crois bien, mademoiselle.

- C'est affreux, dit-elle avec ce frissonnement enfantin. Papa va nous débarrasser de tous les ours. »

Poliakov haussa les épaules, l'une après l'autre, à la manière d'un boxeur qui détend ses muscles et il avança d'un pas pour se planter devant Lee.

« Je pense que vous feriez mieux de partir, Scoresby.

- J'allais justement m'en aller, sénateur. Avec joie.

- Ne m'appelez pas ainsi ! rugit Poliakov.

- Oh, je vous demande pardon. Quand je vois un vantard qui roule des mécaniques, je pense toujours que c'est un sénateur. Il est facile de se tromper. Bonsoir, mademoiselle. »

Olga avait enfin compris que l'ambiance avait changé et son regard délicieusement vide alla de Lee à son père, puis il se porta sur Morton, avant de revenir sur Lee. Nul ne le remarqua, à l'exception de ce dernier, qui sourit avec une pincée de regret, puis s'en alla. Mais ce ne fut pas le dernier visage qu'il vit avant de quitter la salle. À la lisière de la foule se tenait Oskar Sigurdsson, poète et journaliste, le visage empreint d'excitation et d'espérance.



« Alors, on a choisi notre camp, finalement? demanda Hester quand ils se retrouvèrent dans leur petite chambre glacée à la pension.

- Ah, bon sang ! pesta Lee en lançant son chapeau dans un coin de la pièce. Pourquoi est-ce que je ne suis pas capable de la boucler !

- Tu n'avais pas le choix. Cette crapule savait très bien où on l'avait déjà vue.

- Tu crois ?

- Aucun doute. »

Lee ôta ses bottes et sortit le revolver de l'étui fixé à sa ceinture. Il fit

tourner le barillet et pesta de nouveau : manque d'huile. Depuis qu'ils avaient pris une saucée pendant l'orage, il n'avait pas eu l'occasion de se servir de son arme, sauf comme d'un marteau, et cette saleté s'était grippée. Voilà qu'il se retrouvait sur une île qui empestait le pétrole sous toutes ses formes, mais il n'avait pas une goutte de lubrifiant pour son revolver.

Il posa son arme à côté du lit et s'allongea pour dormir, pendant que Hester, agité, se recroquevillait sur l'oreiller.

Pierre McConville était un tueur à gages qui avait au moins vingt meurtres à son actif. Lee avait croisé son chemin dans le Dakota. Avant qu'il gagne son ballon au poker, Lee avait passé l'été à travailler dans un ranch appartenant à un dénommé Lloyd. Une querelle pour une question de terres s'était transformée en petite guerre, et une demi-douzaine de personnes avait trouvé la mort avant que le différend soit réglé. L'ennemi de Lloyd avait engagé McConville pour éliminer les hommes de son adversaire l'un après l'autre. Il avait déjà tué trois d'entre eux quand la police de Rapid City l'arrêta. Il avait abattu deux employés du ranch, de loin, sans se faire repérer, mais il avait commis une erreur ensuite: il avait déclenché une dispute avec le jeune Jimmy Partlett, le neveu de Lloyd, au cours d'une partie de cartes bien arrosée, et il l'avait abattu en présence de témoins, tous prêts à affirmer que c'était le mort qui avait commencé. Sauf que l'un d'eux était revenu sur son témoignage par la suite et il avait dit la vérité.

McConville se laissa arrêter sans protester, avec l'air de quelqu'un qui remplit une banale formalité bureaucratique. Il fut jugé pour meurtre devant un jury corrompu et terrifié, puis acquitté, après quoi il s'empressa d'abattre le seul témoin honnête, en pleine rue, sans même essayer de se cacher, pendant que la police avait quitté la ville en prétextant une affaire urgente à Rapid City. Mais ce fut sa seconde erreur. A contrecœur, la police fit demi-tour pour l'arrêter de nouveau, après un bref échange de coups de feu, et décida cette fois de le conduire dans la capitale de la province. Ils n'y arrivèrent jamais. A vrai dire, on ne les revit plus. On supposa que McConville avait, d'une manière quelconque, tué tous les policiers, avant de prendre la fuite. Peu de temps après, Lloyd, écœuré par toute cette histoire, vendit son ranch pour une bouchée de pain à son voisin querelleur et se retira à Chicago.

Lee avait témoigné au cours du procès car il était présent quand un des employés du ranch avait été assassiné. On lui demanda également de décrire la personnalité du jeune Jimmy Partlett. Le visage osseux de McConville, sa silhouette élancée, ses yeux noirs profondément enfoncés et ses mains immenses étaient facilement reconnaissables. Impossible, en outre, d'oublier la façon dont il dévisageait les témoins à charge à l'autre bout de la salle du tribunal, avec une sorte de calcul glacial, une détermination brutale qui n'avaient rien d'humain.

Voilà que cet individu se trouvait maintenant à Novy Odense, garde du corps d'un politicien, et Lee avait été assez bête pour le provoquer.



Lee se leva en pleine nuit pour aller aux toilettes. Alors qu'il empruntait le couloir obscur, enveloppé dans son long manteau pour se protéger du froid, Hester chuchota: «Ecoute, Lee... »

Il s'immobilisa. A travers la porte située sur sa gauche, il perçut des sanglots passionnés et étouffés.

« Mlle Lund ? murmura-t-il.

- Oui, c'est elle », confirma Hester.

Lee n'aimait pas laisser des gens dans la détresse, mais il se disait que la jeune femme serait sans doute plus éplorée encore si elle savait que quelqu'un l'avait entendue. Alors, il poursuivit son chemin vers les toilettes, en grelottant, puis il revint sur la pointe des pieds, en priant pour que le plancher ne craque pas sous ses pas.

Mais alors qu'il regagnait sa chambre, il entendit derrière lui le grincement d'une poignée qui tourne et une étroite bande de lumière tremblotante éclaira le couloir lorsque la porte s'ouvrit.

Lee se retourna et découvrit Mlle Lund en chemise de nuit, les cheveux défaits, les yeux rougis et les joues mouillées. Son expression était indéchiffrable.

« Pardon si je vous ai réveillée, mademoiselle Lund », dit-il à voix basse.

Il baissa les yeux pour ne pas la gêner.

« Monsieur Scoresby... J'espérais que ce soit vous. Pardonnez- moi, mais... pourrais-je solliciter votre avis? » demanda-t-elle, avant d'ajouter, maladroitement: « Il n'y a personne d'autre à qui... Je pense que vous êtes un gentleman. »

Elle avait une voix grave, il l'avait oublié, posée et douce.

« Evidemment que vous pouvez ! » dit Lee.

La jeune femme se mordilla la lèvre et jeta un regard d'un bout à l'autre du couloir.

« Pas ici, dit-elle. Accepteriez-vous de... ? »

Elle s'écarta, en ouvrant un peu plus sa porte.

Ils chuchotaient l'un et l'autre. Lee prit Hester dans ses bras et ils entrèrent dans la chambre exiguë. Il y faisait aussi froid que dans celle de Lee, mais elle sentait la lavande plutôt que les feuilles à fumer, et les vêtements étaient soigneusement pliés et suspendus, au lieu d'être éparpillés sur le sol.

« En quoi puis-je vous aider, mademoiselle? »

Elle posa la bougie sur le manteau de la cheminée vide et referma le journal intime posé à côté de la plume et de la bouteille d'encre sur la petite table ronde recouverte d'un napperon en dentelle. Puis elle avança une chaise pour que Lee puisse s'asseoir.



Ce qu'il fit, en évitant toujours de la regarder en face au cas où elle aurait eu honte de ses larmes, mais il se dit que, si elle avait eu le courage de provoquer cette rencontre incongrue, il se devait de faire honneur à cette détermination en s'abstenant de toute condescendance. Alors, il leva la tête pour la regarder, grande et mince, immobile, les joues brillantes dans la faible lumière.

Lee attendit sa question. Elle semblait chercher la meilleure façon de la formuler. Les mains plaquées sur la bouche, elle regardait fixement le plancher. Finalement, elle dit :

« On m'a demandé de faire quelque chose et je crains d'accepter, de peur qu'il soit préférable de refuser. Je veux dire... préférable, pas pour moi, mais pour... la personne qui m'a demandé cette chose. Je manque d'expérience dans ce domaine, monsieur Scoresby. D'ailleurs, beaucoup de gens sont dans mon cas, avant que cela leur arrive. Je suis seule ici, je n'ai pas d'amis à qui demander conseil. Je suis un peu confuse, pardonnez-moi. Je suis tellement gênée de vous déranger.

- Ne vous excusez pas, mademoiselle Lund. Je ne sais pas si je peux vous donner un conseil utile, mais je ferai de mon mieux. Il me semble que la personne qui vous a demandé de faire cette chose espère que vous la ferez, elle ne vous l'aurait pas demandé sinon. Et... et il me semble que la personne la plus à même de juger si cela est bon ou pas pour elle, c'est cette personne. Je pense que vous ne devriez pas vous inquiéter à ce sujet, du moment que cette réponse correspond à votre choix personnel. Il n'est pas honteux de songer à son propre intérêt. Il serait sans doute plus indigne de faire ce qui vous paraît bien pour quelqu'un d'autre, alors que ça ne l'est pas pour vous. C'est une question d'honneur, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Difficile de faire le bon choix.

- C'est pour cette raison que j'ai sollicité votre avis.

- Eh bien, mademoiselle Lund, s'il s'agit d'une chose que vous avez envie

de faire...

- Oui, beaucoup.
- Et si ça ne fait de tort à personne...
- Je me dis que cela pourrait nuire à... la personne qui me l'a demandé.
- Laissez cette personne en juger.
- Oui, je comprends.
- Dans ce cas, le faire serait un gage d'honneur. »

Cette grande jeune femme maigre et un peu gauche se tenait devant lui, figée, dans sa chemise de nuit blanche, pieds nus, avec sur le visage une telle candeur qu'il était presque nu, un visage où l'intelligence, l'honnêteté, la timidité, le courage et l'espoir se mêlaient en une expression qui alla droit au cœur de Lee, avec une telle force qu'il tomba amoureux d'elle sur-le-champ. Il voyait ses douces mains pâles serrer son démon contre sa poitrine. Il admirait sa grâce, le délicieux triomphe de son jeune corps maladroit, car elle était jeune, oui. Il songea combien elle rendrait fier l'homme qui saurait gagner son affection, et il se dit que, si on lui accordait un jour le privilège de tenir dans ses bras cette perle, plus jamais il n'accorderait un seul regard à une créature insipide comme Mlle Poliakova.

Soudain, elle lui offrit une poignée de main. Il se leva.

« Je vous suis très reconnaissante, dit-elle.

- Ravi de vous avoir aidée, mademoiselle, et je vous souhaite plein de bonnes choses. J'espère sincèrement que vous cesserez de vous ronger les sangs à cause de cette histoire. »

Quelques secondes glaciales plus tard, Lee était de nouveau dans son lit, avec Hester à côté de lui sur l'oreiller.

« Eh bien, Hester, que penses-tu de tout ça? demanda-t-il.

- Tu n'as pas compris ? On l'a demandée en mariage, évidemment, pauvre idiot !

- Ah bon ? Sans blague ! Ça alors ! Et qu'est-ce que je lui ai conseillé ?

- De dire oui.

- Mince, dit Lee. J'espère que je ne me suis pas trompé. »



Le lendemain matin, Lee descendit prendre son petit déjeuner, composé de fromage gras et de poisson en saumure, au cours duquel les pensionnaires masculins rivalisèrent d'efforts pour s'adresser à la jeune bibliothécaire d'un ton léger, auquel elle répondit par un silence méprisant. Ni elle ni Lee ne firent allusion à ce qui s'était passé durant la nuit.

« Personnage glacial, notre chère Mlle Lund, commenta le photographe après le départ de celle-ci. Elle s'attend certainement à une conversation plus élevée.

- Elle a un amoureux au bureau des Douanes, dit Vassiliev. Je les ai vus ensemble hier soir, après le meeting. Au fait, que vous est-il arrivé, monsieur

Scoresby ? Avez-vous été happé par le maelström de la politique ?

- Je le crois bien, oui, pendant une minute, répondit Lee. Heureusement, j'ai vite repris mes esprits. Ce Poliakov est un individu qui porte sur chaque chose un regard désapprouvateur. Va-t-il remporter cette élection ?

- Sans aucun doute. Son unique adversaire est le maire actuel, un homme indolent et lâche. Alors oui, Poliakov va gagner et, ensuite, il sera bien placé pour préparer son retour au Sénat, à Novgorod. Je m'attends à entendre beaucoup parler de lui, hélas.

- Une chose me revient à l'esprit, ajouta Lee. Il a commencé par mentionner un problème dans le port qui devait être... comment a-t-il dit ?... réglé, je crois. S'agirait-il de l'histoire de ce capitaine qui ne peut pas charger sa cargaison ? Que savez-vous à ce sujet ?

- Je ne sais pas exactement ce qui se passe là-bas, mais nul doute que nos vieux amis de chez Larsen Manganèse sont impliqués dans cette affaire. Alors comme ça, Poliakov serait dans le coup également ? Je parie qu'il sortira vainqueur, là aussi.

- Vous êtes prêt à faire un petit... »

Lee n'acheva pas sa phrase car Hester lui mordit le poignet. Il jeta à son dæmon un regard lourd de reproches.

« Pas de pari, lui glissa celui-ci.

- C'est honteux ! protesta Lee. J'allais proposer à M. Vassiliev de faire un petit tour avec moi sur le port pour voir ce qui se passait. Ah, Hester, Hester.

- Hélas, j'ai d'autres choses à faire, répondit l'économiste. Je dois aller inspecter les conditions de travail à la tannerie et, ensuite, je dois préparer mon départ.

- Eh bien, bonne inspection, monsieur. Si je ne vous revois pas avant votre départ, je dirai à notre charmante colocataire que vous êtes parti soigner votre cœur brisé. »

C'était une matinée venteuse, entrecoupée d'averses entre deux belles éclaircies, et de gros nuages blancs filaient dans un ciel d'un bleu éclatant.

« Joli temps pour voler, commenta Lee, alors qu'ils marchaient en direction du port. Mais je préfère quand même être en bas, sur terre.

- Si tu ne fais pas attention, tu vas te retrouver sous terre », répliqua Hester.

Lee s'assit sur une bitte d'amarrage au bord du quai et abaissa son chapeau sur ses yeux pour se protéger des reflets du soleil sur l'eau. Il sortit sa petite paire de jumelles et observa le bassin. La grande grue à vapeur installée sur la jetée de droite avait fini d'installer le nouveau mât du voilier; elle déchargeait le charbon du tanker dans un train de wagonnets. Quant aux bateaux amarrés à gauche, celui qui chargeait des tonneaux d'huile de poisson la veille chargeait maintenant ce qui ressemblait à des ballots de peau tandis que l'autre navire, soulagé de sa cargaison de bois, se dressait bien plus haut au-dessus de la surface de l'eau. L'équipage était occupé à récurer et à peindre les ponts. Le seul nouvel arrivant était un dragueur qui s'affairait près de l'embouchure du port pour extraire péniblement des seaux de sable et de vase,

qu'il déversait ensuite dans une allège sur le côté.

Sur la goélette, rien n'avait changé. Elle était toujours à sa place, immobile et silencieuse. Un groupe d'hommes était rassemblé au milieu de la jetée, au coin d'un entrepôt. Alors que Lee allait braquer ses jumelles sur eux, une voix brutale s'éleva dans son dos :

« Qu'est-ce que vous regardez comme ça ? »

Lee posa soigneusement ses jumelles et se retourna, en prenant son temps. Hester se rapprocha. L'homme qui se dressait devant eux n'était autre que le Hollandais roux à qui Lee avait porté secours dans le bar, la veille.

« Capitaine van Breda ? dit l'aéronaute en se levant lentement et en repoussant son chapeau sur son front.

- Lui-même. Qui êtes-vous ? »

L'homme ne se souvenait pas de lui, ce qui n'avait rien de surprenant, à moins qu'il ait honte de l'avouer.

« Je m'appelle Scoresby, capitaine. Je regardais cette goélette en me disant que je n'aimerais pas être obligé de payer les droits de port qui doivent s'accumuler pendant qu'elle attend sa cargaison.

- Vous êtes un associé de ce Poliakov ? » demanda van Breda en serrant les poings.

Sous sa barbe rousse naissante, ses joues étaient encore plus rouges, et ses yeux injectés de sang. « On dirait qu'il va succomber à une crise d'apoplexie à tout moment », se dit Lee en observant son dæmon, une grosse chienne bâtarde au pelage rugueux, à moitié louve, le poil hérissé, qui tremblait et émettait un grognement sourd ininterrompu. Un ou deux passants leur jetèrent des regards intrigués, sans s'arrêter.



Non loin de là, un ours gravit les marches qui partaient de l'eau et s'ébroua, projetant dans les airs des gerbes de gouttelettes, avant de se redresser pour regarder les deux hommes sur la jetée.

« Un associé ? répéta Lee, prudemment. Non, monsieur. Loin de là. J'ai rencontré cet homme hier soir à l'hôtel de ville, et je lui ai dit que je n'appréciais guère le genre d'individus qu'il employait. De toute façon, je ne peux pas voter pour cette élection et je me suis endormi durant son discours. C'est votre bateau, n'est-ce pas ?

- Parfaitement ! Et j'aime pas les espions. Qu'est-ce que vous cherchez,

hein ? Hein ? »

Hester s'avança d'un ou deux pas et glissa un mot à l'oreille du démon de van Breda, qui répondit par un aboiement et un grognement. Hester se retourna vers Lee et dit :

« Offre donc un verre au capitaine. »

Hester avait raison : le rouquin semblait sur le point de défaillir.

« Je ne suis pas un espion, capitaine, dit Lee. Ça vous dirait de boire un verre de rhum chaud avec moi ? Il y a justement une taverne tout près d'ici. J'aimerais que vous me parliez de votre problème.

- Ah. *Ja*. Très bien. Pourquoi pas ? » répondit le capitaine en ôtant sa casquette pour gratter sa tignasse rousse d'une main tremblante.

Sa colère peu convaincante l'avait abandonné et il suivit l'aéronaute docilement jusque dans la taverne.

Ils s'installèrent à une table près de la fenêtre. Van Breda ne quittait pas des yeux sa goélette, en tenant son verre de rhum à deux mains, tandis que Lee allumait un cigarillo afin de rivaliser avec la fumée qui s'échappait du poêle voisin. Au- dehors, il vit l'ours s'asseoir près de la bitte d'amarrage, puis s'allonger sur le ventre, avec vigilance, en coinçant ses grosses pattes sous son torse.

« Je l'ai quasiment perdu, soupira le capitaine.

- Votre bateau ? En êtes-vous le propriétaire en plus d'en être le capitaine ?

- Plus pour très longtemps, si cet homme obtient gain de cause.

- Comment ça ?

- Lisez », dit van Breda en extirpant de sa poche une enveloppe toute froissée.

Lee sortit la lettre qu'elle contenait. Celle-ci, à l'en-tête de la Compagnie du port de Novy Odense, disait en substance :

Cher capitaine van Breda,

Conformément à la loi sur les navires de commerce, article II. 303. (5), je suis chargé de vous informer que si la cargaison stockée actuellement dans l'Entrepôt Est numéro 5 n'est pas chargée avant le 16 avril au matin, à marée haute, celle-ci sera saisie par les autorités portuaires et vendue aux enchères publiques.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes respectueuses salutations.

Johann Aagaard

Gouverneur du port.

« Le 16 avril ? dit Lee. Mais c'est demain ! A quelle heure est la marée haute ?

- A 11 h 32, répondit van Breda. C'est impossible ! Il le sait bien. Il m'ordonne de charger ma cargaison, je ne demande pas mieux, mais ils refusent d'ouvrir ce foutu entrepôt. Ils affirment que je dois de l'argent aux autorités portuaires. C'est un mensonge ! Ils ont inventé une nouvelle taxe qui

n'a jamais existé ; ils l'ont créée exprès pour cette cargaison. Quand je leur demande d'où sort cette nouvelle taxe, ils font allusion à une foutue loi dont j'ai jamais entendu parler ! Je sais bien que ce Poliakov est derrière tout ça. Avec Larsen Manganèse. Les autorités portuaires vont saisir la marchandise, Poliakov voudra s'en porter acquéreur lors de cette foutue vente aux enchères, pour le compte de Larsen, et personne n'osera enchérir contre lui. Et moi, pendant ce temps-là, je perds mon bateau, mais tout le monde s'en fiche, pas vrai ?

- Voyons si j'ai bien compris, dit Lee. Tout d'abord, ils vous imposent une nouvelle taxe pour le stockage de votre cargaison, ensuite ils vous interdisent de la charger à bord de votre bateau, puis ils menacent de la saisir si vous ne le faites pas ?

- Exactement ! Ils veulent me rendre fou !

- Pourquoi ? C'est quoi, ce chargement ?

- Des foreuses et des échantillons de roche.

- Des échantillons de roche... Attendez un peu. Est-ce que ça aurait un rapport avec le pétrole ? »

Van Breda détacha enfin son regard de la goélette pour reporter son attention sur Lee, un court instant.

« Bien vu. Tout tourne autour de ça, en définitive. Le pétrole et l'argent.

- Qui est l'expéditeur de la cargaison ?

- Une compagnie pétrolière de Bergen. Tenez, j'ai le reçu de la marchandise... »

Il sortit un autre document froissé de sa poche.

« Vous signez le reçu avant de charger la cargaison ? s'étonna Lee.

BILL OF LADING

Bill of Lading ?

76

EXPORTER Thorbjornsen & Co.

DATE 12 April

PORT OF UNLOADING **BERGEN**

CONSIGNEE

L. Jensen,
24 Fregaten, Bergen

Shipper Certification

J. P. Thorbjornsen

Carrier Certification

Capt. H. van Breda
'Mangrove'

Number of packages.	Kind of packages.	Weight.	Value.
8	3 wooden boxes mining eqpt.	6 tons	850 -
	5 wooden boxes mineral samples.		



- Ça se passe comme ça ici. Dès que la cargaison est dans l'entrepôt, elle se retrouve sous la responsabilité du transporteur, et le reçu est signé sur-le-champ. C'est justement ça, le problème. Je me suis déjà déclaré responsable de cette cargaison, et je ne peux même pas... »

Il vida son verre de rhum d'un trait.

« Pourquoi vous ne vous adressez pas au bureau des Douanes ? suggéra Lee. J'ai cru comprendre qu'il représentait la loi par ici.

- J'ai essayé. Ça les concerne pas, paraît-il. Tous les documents de douane sont en ordre. Ils m'ont envoyé une lettre pour m'expliquer que c'était pas leur affaire.

- Combien de temps prendrait ce chargement ?

- Deux heures environ. Pas plus.

- Et une fois que la cargaison serait à bord, vous pourriez partir immédiatement ? Vous ne seriez pas obligé d'utiliser un remorqueur, ou un pilote ?

- Non. J'ai un moteur auxiliaire et assez de carburant. Le pilote, c'est pas obligatoire.

- Et vos hommes d'équipage ?

- Ils sont tous à bord, mais ça ne va pas durer. Ils savent que je suis dans le pétrin.

- Voyez-vous, dit Lee en écrasant son petit cigare noir, si vous agissiez en douce, vous pourriez récupérer votre cargaison et filer. »

Van Breda le regarda avec des yeux écarquillés. Il semblait ne pas comprendre. Son expression oscillait entre l'espoir et le désespoir.

« Que voulez-vous dire ?

- Je veux dire que je n'aime pas ce Poliakov. Je n'aime pas sa façon de parler et, surtout, je n'aime pas les individus dont il s'entoure. Je dis aussi que si vous voulez charger votre cargaison, capitaine, je ferai le guet pendant ce temps-là. Vous n'aurez qu'à forcer la porte de l'entrepôt. »

Sur ce, Lee repoussa sa chaise et se rendit au bar pour régler leurs consommations.

En chemin, une pensée lui traversa l'esprit et il demanda au barman : « Connaissez-vous un certain Oskar Sigurdsson ?

- Le journaliste ? répondit le barman. *Ja*. Je le connais. Vous êtes un ami ?

- Non. Simple curiosité.

- Alors, je peux bien vous le dire: ce type, c'est du poison. Un pur poison.

- Merci », dit Lee.

Il rejoignit van Breda dehors, sur les pavés.

Alors qu'il s'apprêtait à prendre la direction de la capitainerie, il eut une surprise... de taille. L'ours allongé près de la bitte d'amarrage se leva, se tourna vers eux et dit :

« Hé, vous ! »

Il regardait Lee. Sa voix était grave. L'espace d'un instant, Lee fut pris d'une peur bleue, puis il se ressaisit et traversa la rue en direction de l'eau. Hester marchait collé à lui; il se baissa pour le prendre dans ses bras.

« Vous voulez me parler ? »

De près, l'ours était impressionnant. Il était encore jeune, autant que Lee pouvait en juger, mais il avait un corps gigantesque et ses petits yeux noirs

étaient insondables. Sa fourrure couleur ivoire ondulait sous les rafales de vent. Lee sentait le petit cœur de Hester cogner tout près du sien.

L'ours demanda: « Vous allez l'aider ? »



Il jeta un bref regard au capitaine, qui les observait de l'autre côté de la rue, puis il revint sur Lee.

« Telle est mon intention, en effet, répondit Lee, avec prudence.

- Alors, je vous aiderai.

- Vous connaissez le capitaine van Breda?

- Je sais que son ennemi est mon ennemi.

- Dans ce cas, monsieur... monsieur l'ours...

- Iorek Byrnison, dit l'ours.

- York Burningson, le capitaine doit récupérer une cargaison bloquée dans un entrepôt pour la charger sur son bateau et ficher le camp d'ici. Mais son ennemi, qui est aussi mon ennemi, et le vôtre, l'en empêche. Je crois que nous avons très peu de temps pour agir, si on ne veut pas avoir de gros ennuis. Patience et prudence, telle est ma devise, monsieur Burningson, mais parfois, il faut savoir prendre des risques. Etes-vous prêt à risquer des ennuis ?

- Oui.

- J'ai entendu dire que vous et vos semblables fabriquez vos armures. Vous en avez une ?

- Un casque. C'est tout. »

L'ours se pencha par-dessus le parapet de pierre, vers le haut des marches, pour récupérer une sorte de plaque de métal cabossée, d'une forme bizarre. Une chaîne pendait à un des coins. Quelle ne fut pas la surprise de Lee lorsque l'ours, d'un geste habile, balança le morceau de métal sur sa tête et passa la chaîne sous son cou pour la fixer à l'autre coin. Soudain, ce drôle d'objet n'avait plus rien de ridicule; il épousait parfaitement le crâne de

l'animal, dont les yeux noirs brillaient dans les profondeurs des deux grandes orbites.

Lee sentait qu'ils attiraient l'attention. Des passants les montraient du doigt, des fenêtres s'ouvraient et une petite foule de curieux s'était rassemblée sur la chaussée. Lorsque Iorek Byrnison se coiffa de son casque, on entendit les gens retenir leur souffle, et Lee se souvint que le poète lui avait expliqué que les ours n'avaient pas le droit de porter leur armure en ville.

Le capitaine les rejoignit ; il regarda Lee d'un air interrogateur.

« Notre situation s'améliore, lui dit Lee. Je vous présente York Burnington, il va faire équipe avec nous.

- Byrnison, rectifia l'ours.

- Byrnison, pardon. Bon, avant toute chose, il faut franchir l'obstacle du gouverneur du port, vous me laisserez parler. Allons-y, messieurs, nous avons un entrepôt à ouvrir. »

Lee les précéda sur le quai et s'engagea sur la jetée. Entretemps, le nombre de spectateurs avait augmenté : on en comptait une trentaine maintenant, et d'autres continuaient à déboucher des rues perpendiculaires qui descendaient vers le port. Ils avaient emboîté le pas au trio et ils les montraient du doigt en échangeant des commentaires survoltés, en faisant signe à d'autres de les rejoindre. Lee en avait conscience, mais il refusait de se laisser distraire : il gardait les yeux fixés sur la capitainerie, dont la porte s'était brièvement entrouverte pour que le gouverneur puisse jeter un coup d'œil dehors, avant de se refermer.

« Vous avez cette lettre, capitaine ? demanda Lee. Vous feriez bien de me la confier. »

Le capitaine s'exécuta.

« Merci. York Byrnison, je vais aller faire du boniment, toute mon attention sera donc accaparée, et je vous serais reconnaissant d'ouvrir l'œil pendant ce temps, au cas où ça chaufferait.

- Entendu », dit l'ours.

Ils atteignirent le bâtiment qui abritait la capitainerie du port. La porte s'ouvrit de nouveau et M. Aagaard sortit en fermant d'une main tremblante le dernier bouton de son uniforme, puis il se planta au milieu de la jetée, face à eux.

« Bonjour, monsieur Aagaard ! lança joyeusement Lee. J'espère que vous êtes en pleine forme par cette belle matinée. Veuillez vous écarter, je vous prie, pour que le capitaine van Breda et mon associé puissent vaquer à leurs occupations.

- Vous n'avez rien à faire sur cette jetée.

- Oh, je pense que vous n'êtes pas en position d'affirmer pareille chose, monsieur. En tant qu'avocat, j'ai toutes les raisons de me trouver ici. Mon client...

- Avocat ? Vous n'êtes pas avocat ! Vous êtes venu me trouver hier en prétendant être aéronaute.

- Et je le suis. Également. Permettez-moi de faire référence à cette lettre que mon client a reçue, émanant de votre bureau. S'agit-il de votre signature ?

- Evidemment. Qu'est-ce que... ?

- Eh bien, monsieur Aagaard, reprit Lee en improvisant avec bonheur, je pense que vous devriez vous tenir informé de l'évolution des lois. Cette lettre est correcte en ce qui concerne l'article 11.303.(5) de la loi sur les navires de commerce, tout à fait correcte même, et je vous félicite pour l'éloquence concise et virile dont vous avez fait preuve dans cette correspondance. Toutefois, permettez-moi de vous rappeler qu'un texte de loi ultérieur, la loi sur le transport des biens et des cargaisons, de 1911, article 3, sous-section 4, concernant diverses dispositions, annule et remplace précisément la loi sur les navires de commerce, en affirmant que le droit d'un transporteur à charger sa cargaison une fois que le reçu a été signé et contresigné, j'insiste sur ce point, ne peut en aucun cas être empêché, retardé ou interdit, par aucune disposition d'une loi antérieure, nonobstant les interprétations locales qui seront instaurées. Capitaine van Breda, êtes-vous en possession de ce document ?

- Oui, monsieur Scoresby, je l'ai.

- Est-il signé et contresigné ?

- Il l'est.

- Dès lors, monsieur Aagaard, je vous invite à vous écarter pour permettre à mon client de vaquer à ses occupations.

- Je... Ce n'est pas légal », dit le gouverneur du port, dont le démon-chat lui grattait la jambe pour qu'il le prenne dans ses bras. Il se baissa avec raideur et colla contre sa poitrine l'animal, qui cacha son visage. «Je ne connais pas ces lois dont vous parlez, mais le capitaine van Breda n'a pas payé les taxes sur ces articles et...

- Monsieur le gouverneur, afin de vous éviter d'autres ennuis et un nouvel embarras, permettez-moi de vous rappeler que la taxe à laquelle vous faites allusion concerne l'importation de marchandises et non l'exportation, elle ne s'applique donc pas dans le cas présent. C'est une erreur compréhensible. De ce fait, mon client est disposé à renoncer à toute demande de réparations financières, à condition que vous libériez sur-le-champ la marchandise conservée dans l'entrepôt. En outre, si c'est une affaire de droits à acquitter, comme vous l'avez vous-même indiqué par vos paroles en présence de ces braves et honnêtes témoins, alors cela concerne les Douanes et Recettes, et sachez que le bureau des Douanes ne voit aucun inconvénient à ce que le capitaine van Breda puisse récupérer sa cargaison; ils n'ont nullement l'intention de lui imposer une taxe quelconque. N'est-ce pas, capitaine ?

- Exact.

- Possédez-vous une lettre qui l'atteste ?

- Tout à fait.

- Dans ce cas, tout est dit. Bonne journée, monsieur Aagaard, nous ne

vous embêterons pas davantage.

- Mais... » protesta le gouverneur du port. Soudain, une autre pensée lui traversa l'esprit. « Cet ours porte un morceau d'armure illégal ! En outre, il n'a pas le droit de se trouver sur ce quai.

- Réaction appropriée et raisonnable à une provocation qui ne l'était pas, monsieur Aagaard », répliqua Lee.

Il avança d'un pas décidé et le gouverneur du port s'écarta d'un air hésitant. Autour d'eux, la foule était restée immobile et silencieuse pour essayer de suivre la discussion, et plusieurs personnes paraissaient moins convaincues qu'elles l'étaient une minute plus tôt. Mais ce qui inquiétait Lee, c'était le petit groupe d'hommes rassemblés un peu plus loin sur la jetée. Il reconnaissait ce genre d'individus.

« Bel exemple de flamboyance oratoire, Lee, glissa Hester.

- Capitaine van Breda, demanda l'aéronaute, avez-vous des armes à bord de votre bateau ?

- Juste un fusil. Je ne m'en suis jamais servi.

- Des munitions ?

- Evidemment. Mais je vous le répète, je n'ai jamais eu à ouvrir le feu.

- Vous ne serez pas obligé de tirer. Apportez-moi ce fusil, c'est moi qui m'en servirai, si besoin est. Bon, admettons que vous commenciez à charger la cargaison au cours de la prochaine heure, pourriez-vous partir avec la marée ?

- Le port s'est bien rempli. Ce sera parfait.

- Tant mieux, car je devrai peut-être embarquer avec vous. Prenez garde: ces desperados que vous voyez là-bas vont chercher à nous provoquer. Ne dites rien, laissez-moi faire. York Byrnison, une fois encore, je vous serais très reconnaissant si vous pouviez couvrir nos arrières. »

La foule, sentant que l'atmosphère avait changé, avait reculé légèrement, tandis que Lee, l'ours et le capitaine continuaient d'avancer vers les cinq hommes qui se dressaient entre eux et la goélette. Hester scrutait les environs pour repérer d'éventuelles silhouettes tapies dans les ruelles entre les entrepôts, penchées à une fenêtre ou postées sur la jetée opposée, car un bon fusil manié par une main habile pouvait aisément les décimer.

Lee était conscient du bruit de leurs chaussures sur les pavés, des cris incessants des mouettes, du souffle de la grue à l'autre bout du port, du fracas des bennes qui déchargeaient le charbon contenu dans les cales du tanker et le déversaient dans les wagonnets. Chacun de ces sons résonnait de manière nette et claire, c'est pourquoi Lee et Hester entendirent en même temps le petit dé clic. C'était le bruit caractéristique d'un chien qu'on arme, et il venait de devant, pensa Lee. Mais l'ouïe plus fine de Hester était capable de repérer une fourmi qui marchait sur un brin d'herbe, et le démon dit aussitôt: « Le deuxième homme, Lee. »

Leurs adversaires formaient une ligne à une quinzaine de mètres de là. Trois d'entre eux tenaient des gourdins ou des bâtons, les deux autres avaient

les mains dans le dos, et à peine Hester eut-il achevé sa phrase que le pistolet de Lee se retrouva dans la main de celui-ci, pointé sur le deuxième homme en partant de la gauche.

« Lâche cette arme immédiatement! ordonna Lee. Laisse- la tomber derrière toi. »

L'homme s'était raidi sous l'effet de la surprise. Il ne s'attendait sans doute pas à ce que Lee soit aussi rapide, et c'était certainement la première fois que quelqu'un pointait une arme sur lui avec autant de détermination. En fait, ce n'était encore qu'un garçon d'une vingtaine d'années tout au plus. Les yeux écarquillés, il déglutit nerveusement et lâcha le pistolet.

« Maintenant, envoie-le par ici avec ton pied », dit Lee.

Le garçon racla le sol derrière lui avec la pointe de sa botte et shoota dans l'arme, qui fila sur les pavés en bondissant. Le capitaine van Breda se pencha pour la ramasser.

C'est alors que l'homme situé le plus à droite, celui qui avait les mains dans le dos également, fit une bêtise: sa main droite jaillit et il tira avec le gros pistolet qu'il cachait.

Mais il n'avait pas eu le temps de viser et la balle passa au-dessus de la tête de Lee. Des cris s'élevèrent de la foule, qui se dispersa. Lee avait riposté avant même que le premier cri retentisse et sa balle atteignit à la hanche le tireur maladroit, qui pivota sur lui-même avant de tomber au bord du quai. Incapable de se retenir, il plongea dans l'eau, en emportant son arme. Son hurlement fut interrompu par un grand *plouf* !

Lee s'adressa alors aux autres hommes : « Si vous ne le sortez pas de là, il va se noyer. Vous n'allez quand même pas vivre avec ça sur la conscience, hein ? Allez, dépêchez-vous d'intervenir et laissez-nous passer. »

Sur ce, il avança à grandes enjambées. Les hommes s'écartèrent, la mine boudeuse, et deux d'entre eux se penchèrent au-dessus de l'eau pour venir en aide à leur camarade, qui se débattait et braillait de douleur et de peur.

« Faites-moi voir ce revolver, capitaine », dit Lee et van Breda le lui tendit. C'était une arme de mauvaise qualité; le canon s'était tordu quand le garçon l'avait laissée tomber. Celui qui tirerait avec ça désormais risquait d'avoir la main arrachée. Lee la jeta dans l'eau, à regret, car il avait senti au moment où il pressait la détente de son propre revolver que le barillet s'était enrayé. Conclusion, il ne pourrait pas tirer une deuxième balle.

« Je vais avoir besoin très rapidement de votre fusil, capitaine », murmura-t-il.

Il remit son arme dans son étui et regarda autour de lui. Derrière eux, la foule avait considérablement grossi, et l'environnement sonore avait changé: à l'autre bout du port, la grue s'était arrêtée, le grutier et l'équipage du tanker regardaient tous dans la direction d'où étaient partis les coups de feu. Maintenant que le vacarme des bennes et des wagonnets s'était tu, Lee entendait le halètement régulier du dragueur près de l'embouchure du port et les murmures de la foule électrisée.

Ils n'étaient plus très loin de la goélette et Lee apercevait les marins rassemblés sur la dunette, qui regardaient avec stupéfaction cet étrange trio avancer sur la jetée.

Soudain, l'un d'eux pointa le doigt en direction de la ville, et les autres mirent leurs mains en visière pour voir ce qu'il désignait. Hester dit: « Lee, tu devrais regarder ce qui vient par ici. »

Ils étaient arrivés à la hauteur de l'arrière du bateau, en face du dernier entrepôt. Une étroite allée le séparait du précédent. Lee la scruta, leva les yeux vers les deux rangées de fenêtres qui perçaient la façade de l'entrepôt, s'arrêta un instant sur la grue et le tanker à l'autre extrémité du port, avant de suivre la direction indiquée par Hester, en remarquant que l'ours faisait de même.

« C'est quoi, ce truc ? » demanda le capitaine de sa voix rauque.

Une imposante machine propulsée par une sorte de moteur à gaz avançait sur le quai. Elle bifurqua sur la jetée. Durant les quelques secondes où Lee la vit de profil, il repensa au modèle réduit qu'il avait entraperçu la veille au soir dans le salon derrière la scène de l'hôtel de ville, la maquette de canon à gaz exhibée par les gens de Larsen Manganèse. C'était un engin monstrueux. Les roues en acier et les chenilles grinçaient sur les pavés et les gens reculèrent contre la façade de la capitainerie pour le laisser passer.

« Un canon ? demanda Iorek Byrnison.

- Ouais, fit Lee.

- Je m'en charge. »

Sur ce, l'ours se retourna et disparut dans l'allée entre les entrepôts.

« Capitaine, votre fusil, je vous prie, dit Lee. Immédiatement.

- Oh, *ja. Ja.* Monsieur le Second ! » beugla le capitaine.

Une voix venue des bastingages lui répondit: « *Aye*, capitaine !

- Monsieur Johnsen, voulez-vous bien m'apporter mon fusil et la boîte de munitions qui se trouvent dans ma cabine, je vous prie ? Faites vite ! »

Pendant ce temps, l'engin s'était arrêté sur la jetée. La foule continuait à reculer pour lui faire de la place. Un homme en uniforme bordeaux, qui se tenait juste à côté du canon, hurla dans un mégaphone des paroles totalement incompréhensibles. Lee écarta les bras.

L'homme brailla de nouveau, mais on ne comprenait toujours pas ce qu'il disait. Lee secoua la tête.

Derrière lui, quelqu'un dévala la passerelle du bateau et courut vers le capitaine. Une seconde plus tard, van Breda remit le fusil à Lee.

« Oh, merci, capitaine. Fichtre ! Une Winchester ! Ça alors !



- Vous connaissez cette arme ?

- Il n'y a pas mieux. En parfait état, qui plus est ! »

Avec dextérité, Lee remplit le chargeur, en se maudissant d'avoir négligé l'entretien de son revolver. Il savourait le contact entre ses mains d'une mécanique parfaitement équilibrée et bien huilée. Avec ça, il se sentait déjà beaucoup mieux.

« Capitaine, demanda-t-il, il s'agit de cet entrepôt, là ?

- Oui.

- Savez-vous exactement où se trouve votre cargaison ?

- Oui. Tout ce qu'on a à faire, c'est d'ouvrir la porte. »

Lee prit une poignée de balles dans la boîte et la fourra au fond de sa poche, puis il se retourna pour observer la jetée car le canon à gaz avait repris sa progression bruyante. Lee put distinguer de quelle façon se répartissait l'équipage: un homme pour conduire l'engin, apparemment, et deux autres pour tirer et recharger. Le long canon se leva, pivota de droite à gauche, puis se rabaissa, pour finalement s'immobiliser sur l'arrière de la goélette. C'était une arme capable de détruire des bâtiments ou de couler un bateau, et Lee songeait que si elle tirait, ne serait-ce qu'une fois, c'en serait fini de cette aventure, et de lui aussi par la même occasion.

Il coïça la crosse de la carabine contre son épaule. L'engin se rapprochait; il avait presque dépassé l'entrepôt du milieu et se trouvait juste en face de l'allée qui le séparait de l'entrepôt suivant. Le doigt de Lee se crispa sur la détente...

Mais avant qu'un coup de feu éclate, d'un côté ou de l'autre, on entendit un bruit de pas, semblable à un grondement de tonnerre, accompagné d'un rugissement comme Lee n'en avait jamais entendu, et de l'allée jaillit Iorek Byrnison, qui se jeta de tout son poids contre la masse du char.

Lee ne put retenir un cri de surprise.

Les artilleurs crièrent eux aussi, de peur, tandis que les roues et les chenilles de leur engin crissaient sur les pavés. Le premier assaut de Iorek avait déplacé l'avant du char, si bien que le canon pointait maintenant vers le large, au-dessus du quai. A l'intérieur, le conducteur tirait désespérément sur le frein, mais Iorek appuya son épaule contre le flanc du char et poussa, jusqu'à ce que les deux roues avant basculent par-dessus bord. Affolés, les hommes se démenaient pour faire pivoter le canon, mais Iorek poussa de plus belle et l'arme cracha un éclair de feu et un nuage de fumée, dans un vacarme assourdissant. Un obus ricocha à la surface de l'eau et s'enfonça dans le mur de la jetée opposée, juste à côté du tanker. L'explosion provoqua une immense gerbe et des débris de pierre fendirent les airs, provoquant la fuite des membres d'équipage et du grutier. Pourtant, cette scène passa presque inaperçue car la détonation avait rendu Iorek furieux et il avait planté ses griffes sous le char, à l'arrière. Alors que le moteur gémissait et que les chenilles hurlaient sur les pavés, l'ours se redressa au prix d'un colossal effort et expédia la machine et ses trois occupants dans l'eau. Il y eut un énorme *plouf*. L'un des hommes eut le temps de sauter, les deux autres sombrèrent avec leur engin.

L'équipage du bateau applaudit, Lee poussa un grand cri de joie.

L'ours retomba sur ses quatre pattes et rejoignit Lee au pied de la goélette en gambadant.

« Eh bien, je n'aimerais pas vous voir en colère, York Byrnison », commenta l'aéronaute.

A l'autre extrémité du port, l'équipage du tanker examinait avec prudence les dégâts infligés à la jetée. Le grutier secouait la tête devant le bosco, qui lui hurlait de se remettre au travail, et le conducteur des wagonnets accourait pour voir ce qui s'était passé. Même le dragueur s'était arrêté pendant une minute, mais le souffle régulier reprit très vite.

Pour l'instant, nul ne bougeait dans la foule rassemblée un peu plus bas sur la jetée. Lee regarda attentivement autour de lui. Sur sa droite, quand il faisait face à la ville, se dressait la masse de l'entrepôt, un bâtiment de deux étages en pierre grise, percé de deux rangées de fenêtres, au premier et au deuxième. La porte massive, en acier, s'ouvrait vers l'intérieur. Au milieu du mur, au-dessus du dernier étage, sous le toit, une poutre s'avancait, munie d'une poulie destinée à hisser les marchandises par l'extérieur. Le soleil brillait maintenant car les nuages avaient été chassés par le vent, et il éclairait directement la façade de l'entrepôt par-dessus l'épaule gauche de Lee.

Derrière lui, le capitaine aboyait des ordres, et Lee perçut une sorte de détonation étouffée sous le pont, suivie d'un vrombissement crachotant, indiquant que le détonateur lançait le moteur à pétrole. Sur le pont avant, deux marins étaient en train d'ôter la bâche qui recouvrait l'écoutille, pendant qu'un autre inspectait le palan d'un mât de charge.

Soudain, Hester dit : « Dernier étage à droite, Lee. »

Ce dernier braqua sa carabine vers l'entrepôt et découvrit ce qui avait attiré l'attention de son démon: un mouvement fuitif derrière la troisième fenêtre en partant du fond. Il garda son arme pointée dessus, mais il ne vit plus rien.

Posté à côté de Lee, Iorek Byrnison scrutait la jetée sur toute sa longueur, jusqu'à la foule. Le capitaine et son second les rejoignirent.

« Monsieur le Second, dit Lee, comment comptez-vous déplacer votre cargaison ?

- Elle est entreposée sur des chariots, expliqua le second. On avait tout préparé avant qu'ils nous interdisent d'entrer. Il y en a pour moins d'une demi-heure.

- Parfait. Dites-moi voir, capitaine, quel est l'agencement de l'entrepôt ? Qu'est-ce qu'on voit en ouvrant la porte ?

- Sur le devant, il y a un grand espace dégagé. Et des piliers, je ne pourrais pas vous dire combien, des piliers en pierre qui supportent les étages du dessus. Au rez-de-chaussée, pour l'instant, il y a surtout des ballots de fourrures et de peaux, empilés. Ma cargaison se trouve près du mur du fond, à gauche, sur des chariots.

- Ces ballots de peaux, ils permettent quand même de voir tout l'entrepôt, ou bien ils sont trop hauts ?

- Trop hauts, je crois.

- Il y a un escalier ?

- Oui, vers le fond, au milieu.

- Et dans les étages ?

- Je ne sais pas...

- Lee ! En haut à gauche ! » s'exclama Hester.

Au même moment, Lee aperçut le reflet du soleil sur une fenêtre qui s'ouvrait.

Il pointa aussitôt sa carabine dans cette direction, ce qui dut faire sursauter le tireur embusqué car le projectile manqua l'aéronaute et termina sa course dans le pont de la goélette. Lee riposta instantanément. La fenêtre vola en éclats et une pluie de verre s'abattit sur le sol, mais aucun signe du tireur.

Iorek Byrnison leva brièvement la tête et déclara : « Je vais ouvrir la porte. » Lee s'attendait à le voir s'élancer et enfoncer la porte d'un coup, mais l'ours se comporta de manière fort différente: avec sa patte, il tapota la plaque d'acier en plusieurs endroits ; il palpa, appuya, caressa, très délicatement. On aurait dit qu'il écoutait le bruit que produisait la porte, ou qu'il testait sa résistance.

Lee et Hester se tenaient en retrait, en bordure du quai, d'où ils avaient une vue d'ensemble sur les fenêtres de l'entrepôt.

« Lee, murmura son démon, si c'est McConville qui se cache à l'intérieur...

- Ça ne fait aucun doute, Hester. Je sais qu'il est là depuis le début.

- Monsieur Scrasby, dit l'ours, tirez une balle à cet endroit. »

Avec sa griffe, il traça une croix à proximité de la charnière supérieure du battant de droite.

Lee leva la tête et constata que le tireur d'élite posté à la fenêtre demeurerait invisible, alors il reporta son attention sur la jetée: la foule gardait ses distances, elle n'osait pas approcher pour l'instant. Il s'assura auprès du capitaine van Breda que ses hommes étaient prêts.

« Bon, fit-il. Voici ce qu'on va faire. York Byrnison et moi, on va ouvrir la porte et j'entrerai le premier. Il y a un tireur posté à l'intérieur, peut-être même plusieurs. Je veux m'assurer qu'ils ne vont pas nous jouer un sale tour. Si vous suivez mes conseils, monsieur le Second, vous et vos hommes attendrez à bord, cachés, en attendant que York Byrnison ou moi, on vous indique que la voie est libre.

- Vous craignez de nouveaux ennuis ?
- Oh, je m'attends toujours à de nouveaux ennuis. Prêt, York Byrnison ?
- Prêt.
- C'est parti. »

Lee épaula sa carabine, visa la croix tracée sur la porte et tira. Un trou bien net apparut dans la plaque d'acier, et ce fut tout, mais lorsque Iorek poussa avec sa patte, tout doucement, la porte bascula vers l'intérieur, dans un vacarme assourdissant.

Lee bondit aussitôt, en passant devant l'ours, il s'engouffra clans l'entrepôt et fonça vers l'escalier qu'il distinguait faiblement, droit devant lui.

Au même moment, un coup de feu retentit, au milieu des rangées de ballots malodorants. La balle frôla l'épaule du manteau de Lee, semblable à la caresse d'un fantôme, puis un cri suivi d'un fracas retentit sur le bateau au-dehors. Lee se figea et trouva refuge derrière un empilement de ballots. C'était stupide de foncer tête baissée comme ça, se dit-il. Après le soleil éclatant de l'extérieur, c'était comme plonger dans la nuit, alors que les yeux de son adversaire avaient eu le temps de s'habituer à la pénombre.

La voix de l'ours s'éleva dans son dos : « Où est-il ?

- Le coup de feu venait de devant, murmura Lee. Mais il y a un deuxième homme, au moins, en haut. Occupez-vous de celui-ci, je vais monter m'occuper de son complice. »

Au moment où il prononçait ces paroles, ils entendirent un autre coup de feu, puis encore un autre, venant d'en haut. Un cri de détresse et de panique leur parvint du bateau. Lee et Iorek s'élancèrent simultanément : Lee courut d'un pas léger vers l'escalier, précédé de Hester qui bondissait; alors que Iorek, obligé de lutter contre l'inertie de sa masse énorme, démarrait plus lentement. Mais une fois lancé, on ne pouvait plus l'arrêter. Arrivé au milieu de l'escalier ouvert, Lee aperçut à l'étage des ballots de fourrures et de peaux éparpillés. Deux ou trois coups de feu enchaînés retentirent, suivis d'un hurlement de terreur, auquel mit fin un grognement effroyable.

D'autres coups de feu claquèrent en haut. Lee bondit jusqu'à l'étage supérieur, presque entièrement vide, à l'exception de quelques caisses en bois qui reposaient sur des palettes près du mur du fond, mais il faisait beaucoup moins sombre, grâce au soleil qui entrait par la longue rangée de fenêtres.

Personne en vue.

Plié en deux, Lee fonça vers l'escalier suivant. Impossible de courir en silence sur ces planchers nus, et il savait que l'homme posté là-haut l'entendrait venir; il aurait largement le temps de viser le sommet des marches. Alors, il s'arrêta juste avant d'atteindre le niveau du sol et leva son chapeau, posé en équilibre sur le canon de sa carabine; aussitôt, une balle le fit tournoyer comme une girouette: un excellent tir, instantané et précis.

Grâce à ce subterfuge, il savait maintenant où se trouvait le tireur: dans le coin le plus éloigné, à droite quand on regardait l'entrepôt de la jetée. Lee prit le temps de réfléchir.

Ce qu'il ne savait pas, en revanche, c'était si le terrain était dégagé, s'il y avait des tonneaux ou des caisses derrière lesquels le tireur pouvait se cacher.



En outre, Lee ne savait pas, non plus, si McConville était seul ou s'il avait un complice, posté dans le coin opposé et susceptible de lui tirer dans le dos. De fait, la fenêtre qui s'était ouverte quand Lee se tenait encore sur la jetée était à gauche.

Il observa l'escalier sur lequel il se trouvait. Les marches en fer, sans contremarches, mesuraient environ trois mètres de long, et elles menaient à un palier situé près du mur du fond de l'entrepôt. La meilleure tactique, c'était de grimper à toute allure, en espérant éviter les balles, et tirer le plus vite possible.

« Lee, murmura Hester, soulève-moi. »

Il se pencha pour prendre le lièvre dans ses bras. Son dæmon voulait écouter et, pour ce faire, il préférerait être en hauteur. Blotti contre Lee, tendu, il agita les oreilles, puis chuchota : « Ils sont deux. Un à gauche, un à droite.

- Juste deux ? demanda Lee, à voix basse lui aussi.

- Il y a quelque chose sur le chemin, des tonneaux peut-être. Sers-toi de ta boîte de feuilles à fumer. »

Il reposa Hester et sortit de son gousset la petite boîte en fer-blanc dans laquelle il rangeait ses cigarillos. Il ôta les trois derniers, remit la boîte à sa

place et ne garda que le couvercle. Il en avait longuement poli l'intérieur, jusqu'à ce qu'il devienne presque aussi brillant et lisse qu'un miroir.

Le plancher de l'étage supérieur se trouvait à une trentaine de centimètres au-dessus de sa tête: d'épaisses lattes de sapin, terminées par une bordure en fer et entourées d'une balustrade.

Lee monta avec la plus grande prudence sur la marche suivante, en gardant la tête baissée. Très lentement, il leva le couvercle en fer, près de l'étau le plus proche de la balustrade, puis il l'inclina de façon à apercevoir le sol en direction du coin droit; là d'où était parti le coup de feu. Il ne voyait personne, mais c'était à cause de la rangée de gros tonneaux qui se dressait devant lui ; deux rangées, plus exactement, l'une sur l'autre, séparées par les palettes.

Lee savait bien qu'un œil aux aguets pouvait capter le mouvement le plus infime. Se donnant un mal infini pour se déplacer très lentement, il orienta le couvercle de la boîte dans la direction opposée. De ce côté-là, il n'y avait aucun obstacle, excepté une sorte de machine sous une bâche, et Lee apercevait nettement le tireur qui se tenait debout derrière, en pointant son arme juste au-dessus de l'endroit où était tapi Lee. Ce n'était pas McConville.

Les piliers de pierre qui soutenaient le toit - il y en avait seize en tout, d'environ soixante centimètres de diamètre - étaient espacés à intervalles réguliers sur toute la longueur de la pièce et répartis en deux rangées, une près du mur du fond, l'autre près de la façade. Lee calcula que s'il parvenait à atteindre la colonne la plus proche de l'escalier, du côté du tireur, il pourrait se cacher derrière, le temps de lui régler son compte. Mais cela voulait dire que McConville pourrait lui tirer dans le dos. Bref, la situation était désespérée et il regrettait de s'être fourré dans ce pétrin.

En vérité, cette situation ressemblait à toutes les autres qu'il avait connues dans sa vie. « Pourtant, je suis toujours là », se dit-il, et Hester agita les oreilles. Lee remit le couvercle de la boîte dans sa poche.

Soudain, d'en bas lui parvint un immense vacarme: un raclement assourdissant indiquant que l'on déplaçait la grosse porte en acier sur le sol. Profitant de ce fracas, Lee serra sa carabine dans ses mains et s'élança vers le palier, à toute vitesse, plié en deux. Arrivé en haut de l'escalier, il bifurqua à gauche pour courir se mettre à l'abri derrière le pilier le plus proche.

Ses oreilles furent assaillies de tous les côtés par les coups de feu et l'écho qui rebondissait contre les murs de pierre. Il atteignit enfin le pilier et s'y plaqua.



C'était le troisième pilier en partant du fond. La machine recouverte d'une bâche et derrière laquelle se cachait le tireur se trouvait non loin du milieu du mur du fond. Elle était un peu moins haute qu'un homme, ce qui signifiait que le tireur devait rester accroupi: une position inconfortable à la longue. La meilleure façon de le mettre hors d'état de nuire, s'il avait été seul, aurait été d'attendre qu'il bouge, car il aurait forcément bougé tôt ou tard, et de l'abattre d'une balle.

Mais dans le dos de Lee, à l'autre bout de l'entrepôt, McConville disposait d'une meilleure cachette et d'une ligne de tir dégagée. Si cette crapule n'avait eu qu'un pistolet, ça n'aurait pas été dramatique, mais les détonations ressemblaient à des tirs de carabine et Lee, plaqué contre son pilier, sentait autant qu'il entendait les balles cribler son étroit bouclier. Armé d'un fusil, McConville finirait par atteindre sa cible.

La première volée de projectiles s'arrêta.

Lee s'élança, passa devant le deuxième pilier sans s'arrêter et se cacha derrière le premier, un peu plus loin de McConville, dont il avait ainsi réduit l'angle de tir, et un peu plus près du deuxième homme, dont il lui semblait apercevoir l'épaule, mal cachée.

Il ajusta sa carabine. Au moment même où il pressait la détente, McConville cria à son complice : « Baisse-toi ! »

La balle atteignit l'homme avant la mise en garde. Il y eut un grognement, suivi d'un bruit sourd lorsqu'il laissa tomber son arme, puis un long râle, et le silence.

Lee observa la bâche et fit un rapide calcul : cinq enjambées, de droite à gauche, en passant dans la ligne de mire de McConville. En une seconde et demie environ. Ce devrait être faisable.

Et ça l'était. McConville tira à deux reprises et manqua sa cible. Lee, lui, n'avait pas manqué la sienne. Il découvrit le deuxième homme allongé sur le dos, encore en vie, mais incapable de récupérer son pistolet. Ses yeux étaient fiévreux et son visage livide. Une flaque de sang s'étalait autour de lui, telle

une grande aile qui se déployait. Son dæmon-chat, accroupi à ses côtés, tremblait.

« Je suis fichu, dit le tireur d'une voix spectrale.

- Oui, confirma Lee, tu perds beaucoup de sang. C'est McConville qui est là-bas ?

- C'est pas McConville. C'est Morton.

- Si tu veux. Qu'est-ce qu'il a comme arme ?

- Va te faire voir.

- Oh, charmant. Surveille ton langage. »

Toujours accroupi, il palpa la poitrine et les côtes de l'homme pour s'assurer qu'il ne cachait pas un revolver, puis il reporta son attention sur l'autre extrémité de l'entrepôt. En un sens, peu importe que McConville et lui restent cachés comme ça toute la journée. Le capitaine van Breda et son équipage pourraient ainsi charger leur cargaison sans se faire tirer dessus et mettre les voiles ensuite. Mais tôt ou tard, l'un des deux devrait bouger, et le premier à se montrer mourrait certainement.

Soudain, une fusillade éclata; des balles s'écrasèrent contre les murs derrière Lee et la machine bâchée devant lui. Deux ou trois projectiles frappèrent les piliers et filèrent dans les coins en sifflant.

Au beau milieu de ce tir de barrage, Lee, accroupi derrière la machine, se trouva soudain projeté au sol, sonné par le choc. Avait-il reçu une balle? Était-il blessé? C'était une sensation très étrange. Il aperçut alors, pris d'une horrible nausée, le pauvre Hester broyé par l'étau de la main du tireur, toujours à terre. Il le tenait par la gorge. Lee suffoquait en même temps, mais l'outrage - la main d'un étranger sur son dæmon ! - était bien plus insupportable !

Il déplaça le canon de sa carabine pour l'enfoncer dans les côtes de l'homme et il l'acheva.

Hester s'échappa et bondit dans les bras de Lee; jamais il n'avait senti son dæmon trembler aussi violemment.

« C'est fini, petit, tout va bien maintenant, murmura-t-il.

- Non. Il reste McConville.

- Tu crois que je l'avais oublié, lapin sans cervelle ? Ressaisis-toi. »

Il lui massa les oreilles avec son pouce et le reposa en douceur. Puis il releva la tête, prudemment, pour observer l'alignement de tonneaux à l'autre extrémité de la pièce. Rien ne bougeait.

Lee comprit, avec une étincelle d'espoir, que McConville n'était pas seulement brutal et cruel, il était également stupide. Un homme intelligent n'aurait rien fait, il n'aurait pas ouvert le feu, il serait resté figé comme une statue jusqu'à ce que Lee tue l'autre homme ou se fasse tuer par lui. S'il avait survécu, Lee aurait cru alors que tout danger était écarté, et McConville aurait pu le liquider quand il avait le dos tourné. Au lieu de cela, cet imbécile s'était trahi. Alors, il restait peut-être une chance...

Ces piliers... Deux rangées de huit, équidistantes, sur toute la longueur du

bâtiment, devant et derrière... Quand Lee regardait du côté gauche, vers la façade, près des fenêtres, il apercevait toute la pièce, ou presque, jusqu'à la double rangée de tonneaux, mais quand il regardait à droite, il ne voyait que l'étroit passage entre le mur de devant et l'alignement de piliers, jusqu'au mur latéral, au fond.

Cela signifiait que McConville avait la même vision. Si Lee avançait entre la rangée de colonnes et le mur de façade, il serait invisible, sur une certaine distance au moins.

C'était sa seule chance. Il regarda Hester à ses pieds et celui-ci agita les oreilles: il était prêt. Très vite, Lee rechargea la Winchester (Ah, quelle belle mécanique !) et avança en veillant à ce que ses bottes en cuir fassent le moins de bruit possible sur le sol en bois.

Les trois ou quatre premiers piliers lui permirent de rester à l'abri ; il se tenait prêt à tirer dès qu'il verrait quelque chose bouger à l'autre bout de la pièce. Mais plus il progressait, plus cela devenait dangereux car à mesure que l'angle de tir s'élargissait, il en allait de même pour l'espace entre les piliers.

On ne pouvait rien y faire. Il fallait finir en courant. Lee s'arrêta au dernier endroit où il était encore totalement caché, en face de la grande porte à double battant, au milieu de la façade, qui s'ouvrait pour accueillir les marchandises hissées par la poulie. Il empoigna sa carabine et s'élança.

Au même moment, il songea: « *Zut, mon ombre ! Il peut voir mon ombre !* »

Le soleil se déversait par les fenêtres. De fait, McConville avait pu suivre l'avancée de sa cible pas à pas. A peine Lee en eut-il pris conscience que deux coups de feu retentirent, et il s'écroula. Il avait été touché, mais il ne savait pas à quel endroit. Il s'était affalé entre le deuxième et le troisième pilier. Rassemblant toutes ses forces, il se releva et se jeta vers la double rangée de tonneaux. S'il se plaquait contre cet obstacle, McConville ne pourrait pas le voir.

Peut-être pas.

Il atteignit son objectif et se laissa glisser au sol. Hester tremblait comme une feuille tout près de lui. Lee porta sa main à ses lèvres. S'il avait pu faire ce geste, c'était parce que sa main était libre, et si sa main était libre, c'était parce qu'il avait lâché son fusil !

En effet, l'arme gisait là-bas, à découvert, à quelques mètres, inaccessible.

Alors, Lee resta là, adossé à la première rangée de tonneaux ; il reniflait la puanteur de l'huile de poisson, il sentait son sang palpiter, il écoutait chaque craquement, chaque grincement, chaque goutte qui tombait, en essayant de maintenir en respect la douleur qui rôdait, prête à se jeter sur lui.

Elle venait de son épaule gauche, constata-t-il quelques instants plus tard. Où précisément, il n'aurait su le dire, car la douleur s'était installée de force, comme une intruse, et elle prenait toute la place. Toutefois, il tenta de bouger son bras puis sa main et s'aperçut qu'ils fonctionnaient encore, bien que salement affaiblis; il en déduisit que la balle de McConville n'avait pas atteint

l'os.

Horreur ! Il y avait du sang partout ! D'où venait-il ? Était-il blessé ailleurs ?



Il secoua la tête, comme pour éclaircir ses pensées, et quelques gouttes écarlates aspergèrent son visage. Simultanément, il eut l'impression qu'un tigre venait de lui mordre un bout de l'oreille gauche, et il dut retenir son souffle pour ne pas laisser échapper un hoquet de douleur. Bah ! les oreilles saignaient abondamment, il le savait, et si ce n'était que ça, il s'en tirerait à bon compte.

Le silence régnait dans l'entrepôt, on n'entendait que le sang qui gouttait sur le plancher.

Du dehors lui parvenaient les bruits lointains du port et les cris des mouettes.

Lee était assis, ankylosé par la douleur, muni d'une arme qui ne fonctionnait plus et trop éloigné de celle qui fonctionnait encore, enveloppé par la puanteur grandissante de l'huile de poisson. Une balle - sans doute la sienne - avait percé un des tonneaux, et non loin de l'endroit où il était tombé, un filet de liquide épais et visqueux s'échappait d'un tonneau de la rangée supérieure et s'étalait lentement sur le sol. Dans cinq minutes, ses fesses tremperaient dedans.

Hester s'était recroquevillé contre lui. Le dæmon souffrait des blessures de Lee, mais il refusait de se plaindre.

« Scoresby. » Une voix s'éleva de derrière les tonneaux.

Lee ne répondit pas.

« Je sais que tu es là, espèce de petit salopard, et je sais que je t'ai eu, reprit la voix grinçante. Je sais pas si tu es mort, mais ça va pas tarder, ordure. Tu crois que je t'ai pas reconnu dès que je t'ai vu ? J'oublie jamais un visage. T'étais le suivant sur ma liste, là-bas dans le Dakota, tu peux me croire. T'aurais dû voir ces deux shérifs, une fois que j'en ai eu fini avec eux. Y en a un qu'avait un dæmon-serpent. Au moment où ce type a détourné le regard, je l'ai pris par la queue et je l'ai fait claquer comme un fouet. T'as jamais vu quelqu'un aussi surpris d'être mort. C'était près de la Cheyenne

River. L'autre gars s'est retrouvé tout seul contre Pierre McConville. C'est pas une position enviable, Scoresby, dis-toi bien ça. Je peux rester éveillé plus longtemps que n'importe qui. Il a essayé de rivaliser avec moi, mais il a fini par sombrer dans les doux bras de Morphée. Ce crétin croyait m'avoir solidement ligoté, mais y a rien qui peut me retenir ! J'ai une combine. Je me suis libéré en douce, j'ai attaché les pieds et les mains de ce salopard, ensemble, puis j'ai pris son démon, je l'ai ficelé sur le cheval et j'ai détaché le canasson. Ah, la rigolade. Le gars s'est réveillé et il a vu qu'il était dans un sale pétrin. Il arrêta pas de répéter : « Tout doux, Sunshine. Gentil cheval, ne t'en va pas, je t'en prie, ne bouge pas surtout. » Tant que le cheval n'allait pas trop loin, il pouvait continuer à vivre, mais si jamais le canasson prenait peur et qu'il détalait, bang !, c'était foutu. C'est comme une main qui se glisse entre tes côtes, elle se referme sur ton cœur qui bat encore et elle tire, elle tire, jusqu'à ce que les veines et les tendons lâchent. Là, tu es mort pour de bon, mon pote. Alors, pour en finir, j'ai pris son flingue et j'ai tiré en l'air. Ce brave vieux Sunshine est parti comme un boulet de canon. Tu n'as jamais entendu un shérif beugler aussi fort.

« Je vais te faire la même chose, Scoresby. Derrière cette porte, là-bas, il y a une grosse poulie avec une corde. Ça m'a donné une idée. Je vais m'amuser un long moment avec toi et ton lapin maigrichon. »

La flaque d'huile de poisson s'était élargie. Elle était suffisamment proche maintenant pour que Lee puisse la toucher en tendant le bras. Il vit que Hester regardait dans cette direction également; le démon leva ensuite les yeux vers lui, avant de regarder le pistolet, et Lee comprit immédiatement ce qu'il voulait dire.

Pendant ce temps, McConville continuait à jacasser, mais Lee effaça mentalement sa voix et, avec d'innombrables précautions, il prit le revolver fixé à sa taille. Après l'avoir posé sur ses genoux, il trempa un doigt dans la flaque d'huile sur le plancher et en déposa une goutte sur le pivot du chien, une autre sur le mécanisme de la détente, et une autre sur l'axe du barillet. Tenant le canon aussi fermement qu'il le pouvait dans sa main gauche affaiblie, il fit tourner le barillet avec la main droite, très lentement, il le sentit qui se dégrippait. Il tenta d'armer le chien, qui bascula péniblement tout d'abord, avant d'obéir en douceur. Il s'assura qu'il y avait une balle dans chaque chambre et, ensuite, il attendit que la voix horripilante de McConville se taise.

« Oui, Scoresby, je vais te tuer à petit feu. Ta fin est proche. Ce sera une mort longue et douloureuse. Celle de l'autre shérif a duré une bonne demi-heure, d'après sa jolie montre, que je lui ai fauchée. Je crois que je vais te faire souffrir un peu plus longtemps encore. Ça dépend de tes hurlements. »

Lee entendit le bruit d'un homme qui se lève, en toussotant, comme pour masquer un grognement de douleur. McConville avait donc été touché, lui aussi !

Hester dressa les oreilles et se raidit. Lee et lui venaient d'entendre un autre bruit: un corps de reptile qui glissait sur un sol en bois, et le léger cliquetis

d'une sorte de grelot. Impatient de commencer la séance de torture, le dæmon de McConville le précédait.

Soudain, à moins de deux mètres de là, à l'extrémité de la rangée de tonneaux, la tête du serpent apparut. Hester bondit.

Il saisit le dæmon entre ses dents, juste derrière la tête, et mordit de toutes ses forces. Lee sentit frémir tous les muscles de l'animal et il serra la mâchoire, en solidarité avec celle de Hester.

McConville poussa un grand cri de rage et de douleur, et il s'écroula derrière les tonneaux. Incapable de bouger, Lee assista au combat acharné entre le serpent qui s'agitait, s'enroulait, se détendait et la petite boule compacte du corps de Hester, dont les pattes dérapaient sur le plancher. Il n'avait rien pour prendre appui, ni terre, ni branche de sauge élastique, uniquement des lattes de bois lisses, et il pesait deux fois moins lourd que le reptile. Lee ressentait en même temps que son dæmon la puissance furieuse du corps du reptile qui se trémoussait violemment pour tenter de libérer son cou prisonnier des dents de Hester.

« Continue comme ça, petit, murmura Lee. Tiens bon, trésor... »

Hester mordit de plus belle; il resserra l'étau de sa mâchoire tremblante, tout en continuant à dérapier sur le plancher, mais peu à peu, à force de mordre et de tirer, il parvint à éloigner le dæmon de son humain.



Les cris de McConville étaient effroyables. Il avançait à quatre pattes. Lee entendait ses bottes glisser sur le sol, ses ongles racler le plancher; ses râles et ses rugissements résonnaient dans tout l'entrepôt, jusqu'à l'envahir totalement. Et lorsque, impuissant, il apparut à l'extrémité de la rangée de tonneaux, en titubant, Lee tira.

McConville tomba à la renverse, contre une des fenêtres, et glissa à terre. Son dæmon pendait mollement dans la bouche de Hester, mais celui-ci continuait à le traîner. C'était devenu plus facile, et McConville sanglotait: « Non... non... Ne fais pas ça, saloperie de lapin... »

Son visage avait la couleur du papier jauni. Sa bouche était un trou rouge béant et les yeux lui sortaient de la tête.

« McConville, dit Lee, tu as abattu Mike Martinez et Broadus Vinson en traître et tu as poussé le petit Jimmy Partlett à se battre avec toi car il ne voulait pas que tu le prennes pour un lâche. Tu n'es qu'une ordure, et ta dernière heure est arrivée. »

Il lui tira une balle en plein cœur. Son dæmon-serpent disparut et Hester

revint vite vers Lee, qui se pencha pour le prendre dans ses bras et l'étreindre jusqu'à ce qu'il cesse de trembler.

« Tu ne devrais pas rester là, Lee, murmura-t-il. Dans dix secondes, tu vas te retrouver assis dans une flaque d'huile de poisson.

- C'est maintenant que nos ennuis commencent, Hester », répondit-il en se relevant péniblement, juste à temps.

Timidement, il leva le bras gauche et découvrit qu'il pouvait le bouger. Il glissa son revolver dans son étui et alla récupérer la carabine.

Puis il regarda par la fenêtre et vit que l'équipage de la goélette était en train de recouvrir l'écoutille avant; il en déduisit qu'ils avaient chargé toute la cargaison, mais le corps d'un homme gisait sur le pont, sous une bâche. Non loin de là, sur la jetée, une foule emmenée par Poliakov était tenue en respect par Iorek Byrnison, dont la masse imposante était solidement campée sur les pavés, face à l'ennemi. Poliakov s'adressait à la populace; Lee entendait les échos musclés de sa voix, mais pas ses paroles. Sans doute essayait-il de convaincre ses partisans d'avancer et d'attaquer le bateau, supposait l'aéronaute, mais l'ours aurait arrêté une foule plus déchaînée et plus courageuse que celle-ci.

Lee entendait également les halètements du moteur auxiliaire de la goélette, et il voyait la fumée s'échapper d'un tuyau au milieu du navire. Il était presque prêt à lever l'ancre.

Il descendit prudemment l'escalier. Au rez-de-chaussée, il découvrit un capharnaüm de ballots de peaux lacérés, d'espars brisés et de morceaux de poutre ; la grande porte en acier gisait à côté de l'entrée.

Il sortit en plein soleil et alla rejoindre l'ours.

« York Byrnison, dit-il, je crois que tout est réglé là-haut. »

L'ours tourna la tête pour le regarder; ses yeux noirs brillaient sous l'épaisse bordure en fer de son casque.

Soudain, Lee fut pris de vertiges et il vacilla, mais l'ours bougea sa tête en un éclair et saisit la manche de l'aéronaute entre ses dents. Il le remit droit en douceur.

C'est alors que la situation devint confuse.

Quelqu'un criait dans la foule, à moins que cela vienne de derrière ? Quoi qu'il en soit, des voix fortes aboyaient des ordres et le martèlement précipité et discipliné des pieds bottés résonna sur la jetée. Dans son dos, Lee entendit un grand *plouf* ! En se retournant, il vit la tête casquée de l'ours émerger de l'eau et s'éloigner à toute vitesse.

Mais il fut obligé de regarder droit devant lui car une voix enragée hurlait : « Vous ! Lâchez votre arme ! Immédiatement ! »

Cet ordre émanait de l'homme qui commandait l'escouade d'individus vêtus de l'uniforme de Larsen Manganèse. Ils s'étaient placés devant la foule, face à lui, fusils en joue, tel un peloton d'exécution. Poliakov se tenait en retrait, prudemment, le sourcil froncé, mais l'air approbateur.

Lee était en train de penser qu'il n'avait guère envie de lâcher ce si beau

fusil et il allait le faire savoir lorsqu'une nouvelle dose de confusion vint s'ajouter à ce mélange. Derrière lui, une autre voix déclara : « Monsieur Scoresby, vous êtes en état d'arrestation. »

Tout doucement, de peur de perdre l'équilibre, Lee se retourna encore une fois. L'homme qui s'était adressé à lui faisait partie d'un trio; il était jeune, armé d'un pistolet et vêtu d'un uniforme différent.

« Vous êtes qui, vous ? demanda Lee.

- Ne vous occupez pas de lui ! brailla le chef de l'escouade de Larsen Manganèse. Faites ce que je vous dis !

- Je suis le lieutenant Haugland. Nous appartenons au bureau des Douanes et Recettes, monsieur Scoresby. Et je vous le répète: vous êtes en état d'arrestation. Posez votre fusil.

- Voyez-vous, répondit Lee, si je fais ça, le sénateur qui est là-bas va retrouver son courage, et il va ordonner à ces marionnettes de s'emparer du bateau du capitaine van Breda. Et après tout le mal que nous nous sommes donné, York Byrnison et moi, pour l'aider à charger sa cargaison, je trouve ça dommage. Alors, je ne vois pas comment résoudre ce problème, monsieur l'officier des Douanes.

- Je m'en chargerai. Veuillez poser votre fusil, je vous prie. »

Le jeune officier passa devant Lee et vint se poster face à la rangée d'hommes armés, sans trembler.

« Vous allez quitter ce port sur-le-champ et reprendre vos activités, dit-il, suffisamment fort pour être entendu de tous. Toute personne qui se trouvera sur cette jetée lorsque l'horloge du bureau des Douanes sonnera les douze coups de midi sera arrêtée. Fichez le camp ! »

Les hommes de Larsen Manganèse semblaient hésiter. Mais Poliakov, tout en prenant soin de demeurer au second plan, cria:

« Je proteste ! C'est un scandale ! Je suis le leader d'un parti politique légalement constitué, il s'agit là d'une tentative flagrante pour me priver de ma liberté d'expression ! Vous devriez faire respecter la loi, au lieu de la bafouer ! Ce criminel de Scoresby...

- M. Scoresby est en état d'arrestation, et vous le serez, vous aussi, si vous ne quittez pas immédiatement ces lieux. Vous avez deux minutes. »

Le démon-renard du lieutenant Haugland glissa quelques mots à Hester. Poliakov se redressa en gonflant le torse, puis céda.

« Soit ! dit-il. C'est avec de vives protestations, privés de la justice à laquelle nous pouvons prétendre et qu'il est de notre devoir d'exiger, que nous vous obéissons. Mais je tiens à vous signaler que...

- Il reste moins de deux minutes », dit Haugland.

Poliakov pivota et la foule s'écarta devant lui pour le laisser passer, avant de le suivre d'un air dépité. Les soldats de Larsen Manganèse répugnaient à faire demi-tour, mais l'immobilité implacable de l'officier des Douanes les décontenânçait; finalement, leur chef marmonna un ordre et ils rebroussèrent chemin en traînant les pieds, jusqu'à ce que leur chef lance un ordre

tranchant. Ils se réorganisèrent tant bien que mal et repartirent au pas cadencé.

« Monsieur Scoresby, votre fusil, je vous prie, dit le jeune homme.

- J'aimerais mieux le rendre au capitaine van Breda, vu qu'il lui appartient. »
Entendant un bruit de course derrière lui, il se retourna, une fois de plus, pour voir le capitaine se précipiter vers eux. De toute évidence, il avait entendu le dernier échange car il dit :

« Monsieur Scoresby, je tiens à vous remercier, mais je n'ai pas de quoi vous payer, si ce n'est avec cette carabine. Je vous prie donc de la garder, avec mes remerciements.

- Maintenant, posez-la », ordonna Haugland.

Lee se pencha pour déposer la Winchester sur le sol.

« Votre revolver également.

- Il ne fonctionne plus.

- C'est faux. Posez-le. »

Lee s'exécuta et en se redressant, il fut à nouveau pris de vertiges. Pendant un instant, les bruits du port semblèrent s'éloigner: les cris des mouettes, les éclats de voix provenant du tanker et de la grue sur la jetée opposée, les clapotements du dragueur, le tic-tac de la grosse horloge du bureau des Douanes. C'était comme si un nuage noir, jailli de nulle part, avait enveloppé le soleil, car le monde se vida de ses couleurs et tout s'assombrir.

Cette désagréable impression ne dura qu'un court instant; Lee s'aperçut qu'un autre officier le tenait par le bras, et il retrouva ses esprits.

« Suivez-moi, je vous prie », dit le lieutenant Haugland, et il s'éloigna à grandes enjambées vers l'extrémité de la jetée.

En passant devant la goélette, Lee vit que l'équipage était occupé à démonter le mât de charge, pendant qu'un homme larguait une corde et que le capitaine van Breda gravissait la passerelle en courant et en lançant un ordre.

« Où on va ? demanda Lee. Je croyais que le bureau des Douanes se trouvait dans la direction opposée.

- Exact », répondit le lieutenant, simplement.

Mais lorsqu'ils eurent dépassé le dernier entrepôt, Lee découvrit, amarrée à une volée de marches, une vedette aux couleurs des Douanes et Recettes : bleu marine et blanc. Le moteur haletait doucement et un matelot tenait fermement l'amarre, passée dans un anneau dans le mur, pour stabiliser le bateau, alors que le lieutenant montait à bord.

Lee s'accroupit pour prendre dans ses bras Hester, qui lui murmura :
« C'est bon, Lee. Tout va bien. »

Intrigué et perplexe, Lee descendit à bord de la vedette et s'assit dans la petite cabine, tandis que les deux autres officiers lui emboîtaient le pas.

Le matelot largua l'amarre; un des officiers prit la barre et mit les gaz. Lee se retourna vers la goélette, qui déjà s'éloignait du quai.

Le jeune officier avait posé le revolver et la carabine de Lee sur le banc, en face de celui sur lequel était installé l'aéronaute, et ce dernier n'aurait eu

aucun mal à s'emparer de l'un ou l'autre. Mais il resta assis bien sagement, en serrant Hester contre lui, jusqu'à ce que la vedette ait dépassé le dragueur et contourné le phare. Elle fendait avec fougue les vagues du large.

« OK, je donne ma langue au chat, dit-il. Qu'est-ce qui se passe, nom d'une pipe ?

- Monsieur Scoresby, veuillez récupérer votre revolver, dit le lieutenant Haugland. Je crois que la carabine vous appartient également.

- Voilà que je rêve maintenant », dit Lee. Il prit le revolver et actionna instinctivement le barillet, qui tournoya sans accroc. « Alors, je peux savoir où on va et pourquoi ?

- Nous faisons le tour du cap jusqu'au dépôt de la Compagnie de la mer de Barents, où vous trouverez votre ballon gonflé, prêt à partir. Ah, au fait, voici votre bagage, qui se trouvait à la pension. »

D'un casier, il sortit le sac de toile de Lee. Trop abasourdi pour être encore étonné, l'aéronaute hocha la tête et le prit sans un mot.

L'officier à la barre changea de cap et l'embarcation se mit à tanguer sur la houle. Les yeux fixés sur le rivage rocailleux, Lee vit un phoque émerger de l'eau grise, puis un autre et encore un autre.

« Ils fuient pour échapper à l'ours, expliqua Haugland.

- Où est-il ?

- Il se rend au dépôt, lui aussi. Les phoques ne l'intéressent pas pour l'instant. Il a quelque chose à vous remettre.

- Voilà une matinée sacrement riche en surprises !

- La situation est la suivante, monsieur Scoresby: une lutte se déroule actuellement dans tous les territoires du Nord, dont cette petite île est un microcosme. D'un côté, il y a des institutions civiles, légitimement constituées, comme le bureau des Douanes et Recettes; et de l'autre, le pouvoir incontrôlé des grosses sociétés privées comme Larsen Manganèse, qui dominent de plus en plus la vie publique, sans être soumises à aucune forme de sanction démocratique. Si M. Poliakov emporte cette élection, la vie sera plus douce encore pour Larsen Manganèse et ses semblables, et plus difficile pour la population de Novy Odense.

- Je croyais qu'il faisait campagne contre les ours, dit Lee. J'ai eu l'impression que c'était son seul programme.

- C'est ce qu'il veut faire croire aux gens simples.

- Oh, fit Lee. Les gens simples, hein ? Eh bien, il a réussi son coup.



- Jusqu'à présent, il a bien pris soin de demeurer dans les limites de la loi, mais en essayant de dépouiller le capitaine van Breda de sa cargaison, il est allé trop loin. Celui qui a engagé ces hommes armés a commis un crime lui aussi, bien entendu, mais je suis certain que nous ne parviendrons pas à établir un lien entre lui et Poliakov. Je suis sûr également que ses avocats réussiront à semer la confusion devant la cour et à obtenir un acquittement dans l'affaire de la cargaison. Autrement dit, monsieur Scoresby, nous vous sommes reconnaissants d'avoir réglé un problème désagréable. Votre geste est d'autant plus honorable que vous n'aviez aucun intérêt personnel dans cette affaire.

- Oh, je ne me soucie guère de l'honneur, répondit Lee, mal à l'aise.

- Quoi qu'il en soit, nous vous sommes reconnaissants, je vous le répète. Vous trouverez des provisions à bord de votre ballon et vous pourrez profiter d'un bon vent d'est. »

Lee regarda devant lui à travers la vitre de la cabine, constellée d'embruns. Ils approchaient à vive allure de la digue qui abritait le dépôt et Lee aperçut son ballon qui se balançait dans le vent, déjà gonflé comme l'avait promis le jeune officier. On semblait lui dire: «Merci beaucoup et surtout, ne revenez pas. »

Alors que la vedette dépassait la digue et ralentissait en arrivant dans une eau plus calme, Lee palpa timidement, sous sa veste, son épaule blessée. Ça faisait un mal de chien, mais autant qu'il pouvait en juger, aucun dommage structurel n'était à déplorer. Il palpa également son oreille : il y avait un trou en haut, comme une trace de morsure, assez gros pour y glisser un doigt, et ça saignait encore.

« Avant que vous me mettiez dans mon ballon et que vous coupiez la corde en me souhaitant bon vent, dit-il, y a-t-il un endroit où je pourrais me retaper ? Vous ne verrez pas d'objection, je suppose, à ce que je rafistole ces quelques trous ?

- Aucune objection », répondit Haugland, sèchement.

L'officier qui tenait la barre coupa les gaz et la vedette s'immobilisa en

douceur contre un appontement en bois. Quelques secondes plus tard, elle était amarrée et Lee se leva pour suivre les hommes des Douanes à terre.

Plusieurs constructions basses étaient rassemblées autour du siège de la Compagnie, où ils conduisirent Lee en premier lieu, afin de lui faire signer un document en échange de la restitution de son ballon. L'employé le regarda sans paraître surpris.

« Ah, vous avez trouvé quelqu'un pour vous battre », commenta-t-il.

Lee constata que les frais de garde avaient été réglés, tout comme la facture de gaz. Il fit glisser le formulaire signé sur le comptoir sans dire un mot; la vérité, c'était qu'il ne savait pas quoi dire.

« Par ici, monsieur Scoresby », dit le lieutenant.

Il le conduisit dans des toilettes, où Lee se mit torse nu, en grimaçant de douleur, pour se laver tant bien que mal. Puis, avec l'aide de Hester, il examina les dégâts. Il se réjouit de constater que la balle de McConville avait pénétré dans le muscle de l'épaule avant de ressortir. Elle avait peut-être ébréché l'os au passage mais, au moins, il ne serait pas obligé d'extraire cette cochonnerie. Quant à son oreille, dommage : elle lui servirait encore à entendre.

« C'était quand même chouette, hein ? dit Hester.

- Très chouette », répondit Lee.

L'officier frappa à la porte des toilettes. « Monsieur Scoresby ! Il y a là un médecin qui va vous examiner. »

Lee ouvrit la porte, en frissonnant dans le vent vif et il découvrit le lieutenant Haugland, souriant, debout dans l'allée cendrée, à côté de Iorek Byrnison.

L'ours tenait dans sa gueule un petit amas de matière vert foncé qu'il déposa dans les mains jointes de l'officier.

« De la mousse cicatrisante, dit-il. Faites-moi voir vos blessures.

- Un remède tout à fait remarquable, dit l'officier, alors que Lee se tournait pour montrer ses blessures à l'ours. Cette mousse possède des propriétés antiseptiques et analgésiques supérieures à tout ce qu'on trouve dans nos hôpitaux. »

Iorek détacha quelques filaments de mousse cicatrisante et les mastiqua brièvement. Puis il recracha la boule mâchée dans la paume droite de Lee.

« Etalez ça sur la plaie et bandez-la ensuite, dit-il. Ça guérira vite.

- Merci infiniment, York Byrnison. Je vous suis reconnaissant. »

Il appliqua de son mieux la mousse détremmée. Pendant ce temps, le lieutenant déchira une longueur de bande adhésive, avec laquelle il pansa la plaie, et Lee renfila sa chemise, par l'encolure.

Alors qu'il avait encore la tête à l'intérieur, il entendit des pas précipités sur le chemin et une voix d'homme, qu'il reconnut aussitôt. Il se figea, le temps de réfléchir à ce qu'il allait faire, puis il sortit la tête de sa chemise et vit le poète et journaliste Oskar Sigurdsson, vêtu de noir, qui s'adressait au lieutenant avec fougue, un carnet à la main.,

« ... et je me suis aperçu que... Ah, voici le héros en personne ! Monsieur Scoresby, je vous félicite pour votre brillante fuite ! Serait-ce trop demander que de solliciter une interview au sujet de ce remarquable épisode ? »

Lee regarda autour de lui. L'appontement n'était qu'à quelques mètres.

« Avec plaisir, monsieur Sigurdsson, mais nous avons besoin d'un peu d'intimité. Venez avec moi. »

Il passa devant et Sigurdsson le suivit d'un pas allègre. Quand ils atteignirent l'extrémité de l'appontement, Lee montra la mer.

« Vous voyez ce point à l'horizon ? Pourrait-il s'agir d'un bateau ? »

Sigurdsson plissa les yeux, la main en visière. « Oui, je crois... » Il n'eut pas le temps d'en dire plus car Lee s'était glissé derrière lui pour lui décocher un coup de pied aux fesses. Le poète poussa un grand cri et bascula dans la mer en agitant les bras.

Lee regagna les toilettes et annonça : « On dirait que M. Sigurdsson est tombé dans l'eau. Il aura peut-être besoin d'un coup de main pour ressortir. Je l'aiderais volontiers, mais hélas, je suis blessé.

- Je crois que nous avons de la chance que vous partiez, monsieur Scoresby, dit Haugland. Petersen ! Allez repêcher cet homme et essorez-le, je vous prie ! »

Un officier courut vers la jetée avec une bouée, mais avant que Lee puisse assister au sauvetage de Sigurdsson, un nouveau bruit de pas, encore plus précipités, attira son attention. Et alors qu'il enfilait son manteau, il vit déboucher, au coin d'un des bâtiments, une autre de ses connaissances.

« Monsieur Vassiliev ! s'exclama-t-il. Vous venez me dire au revoir ? »

L'économiste était essoufflé et l'angoisse se lisait dans ses yeux écarquillés.

« Ils viennent par ici... les agents de sécurité de Larsen... Ils ont ordre de vous tuer, l'ours et vous ! Poliakov est furieux... »

Iorek Byrnison grogna et se tourna vers la mer, mais Vassiliev ajouta : « Ils ont un torpilleur qui vient par ici ! Il n'y a aucune issue !

- Si. Il en reste une, dit Lee. Vous êtes déjà monté dans un ballon, York Byrnison ?

- Iorek, rectifia l'ours. Non, monsieur Scarsby, jamais.

- Iorek. J'ai compris. Moi, c'est Scoresby, mais tu peux m'appeler Lee. Eh bien, c'est l'occasion ou jamais... Iorek. Monsieur Vassiliev, bonne journée et merci pour tout. »

Il échangea une poignée de main avec l'économiste, puis l'officier accompagna l'aéronaute et l'ours jusqu'au ballon, qui semblait frémir d'impatience tant il avait hâte d'être libéré pour s'envoler dans le ciel. Lee effectua les vérifications d'usage : tout était en ordre.

« Allez-y, dit Haugland en lui serrant la main. Oh... n'oubliez pas votre carabine. »

Il tendit la Winchester à Lee, qui la prit avec plaisir ; il avait l'impression qu'elle avait été fabriquée pour lui. Il l'enveloppa dans une toile cirée avant de la ranger soigneusement dans sa nacelle.

« Prêt, Iorek ? demanda-t-il.

- C'est très étrange pour moi, dit l'ours. Mais je te fais confiance, Lee. Tu es un homme de l'Arctique.

- Ah bon ? Pourquoi ça ?

- Ton dæmon est un lièvre de l'Arctique.

- Un quoi? s'exclama Hester. Je croyais que j'étais un vulgaire lièvre américain !

- Un lièvre de l'Arctique », répéta Iorek, et Haugland approuva d'un hochement de tête.

Lee était aussi stupéfait que son dæmon, mais le moment était mal choisi pour se lancer dans un débat. Iorek enjamba un côté de la vaste nacelle, après avoir vérifié qu'elle était assez solide pour soutenir son poids, puis Lee le rejoignit.

« Lieutenant Haugland, tous mes remerciements, dit-il. Mais je ne comprends toujours pas comment vous avez su qui j'étais, et où je logeais.

- Vous pouvez remercier Mlle Victoria Lund, à laquelle, depuis ce matin, j'ai l'honneur d'être fiancé. Elle m'a confié que vous aviez été fort courtois avec elle. »

Lee ôta son chapeau pour se gratter la tête, puis il le remit sur son crâne et l'abassa sur ses yeux car il rougissait.

« Je... euh... Transmettez mes respects à Mlle Lund, bafouilla-t-il. Et je vous félicite pour vos fiançailles, lieutenant. Mlle Lund est une jeune femme remarquable. »

Il n'osait pas regarder Hester.

« Bon, reprit-il. Allons-nous-en. Iorek, si j'ai besoin de mes deux mains, il faudra peut-être m'aider un peu jusqu'à ce que cette mousse fasse effet. Écartez-vous tous ! »



Il détacha la corde qui retenait le ballon et celui-ci jaillit dans les airs avec l'assurance d'une embarcation qui savait où elle allait et comment y aller. On aurait dit une créature vivante. Lee adorait cette première accélération, et Hester aussi.

Il jeta un coup d'œil aux instruments, puis il balaya le ciel du regard, avant de baisser les yeux vers le sol qui rapetissait à toute allure. Grâce à ses jumelles, il aperçut une petite silhouette tremblante enveloppée de couvertures sur l'appontement. Sur la route qui venait de la ville, un convoi de véhicules blindés roulait vers le dépôt, et plus bas, le long de la côte, un torpilleur filait dans la même direction au milieu de grandes gerbes d'écume.

Au large, Lee vit la goélette du capitaine van Breda qui venait de dépasser le phare. L'équipage avait hissé les voiles, gonflées par le puissant vent d'est qui entraînait le ballon à vive allure.

Iorek était accroupi sur le sol de la nacelle, totalement immobile. Lee crut tout d'abord qu'il dormait, puis il comprit que le gros ours avait peur.

« Tu crois que le lieutenant Haugland pourra tenir tête à ces brutes de Larsen Manganèse ? demanda-t-il pour lui changer les idées.

Pour sa part, il n'avait pas le moindre doute. « Oui, répondit Iorek. J'ai beaucoup d'estime pour lui. » Lee songea que l'estime de l'ours était un bien précieux. Hester se déplaça sur le fond de la nacelle pour se rapprocher de la tête de Iorek et, une fois installé confortablement, il lui parla à voix douce. Lee le laissa faire. Il consulta encore une fois le baromètre, la jauge de pression de gaz et la boussole, même si celle-ci n'était guère utile sous ces latitudes, puis il sortit la carabine, l'examina longuement, la nettoya et la graissa avec un petit bidon d'huile tout neuf qu'il avait eu la surprise de trouver dans sa boîte à outils.

Cela étant fait, il l'enveloppa dans la toile cirée, avant de s'assurer qu'elle était bien attachée à un étau. Il avait retenu la leçon. Toute sa vie, il s'en occupa soigneusement, et trente-cinq ans plus tard, la Winchester était dans ses mains quand il mourut.

En observant sa nacelle propre et bien rangée pour une fois, il avisa de petits paquets soigneusement enveloppés dans le placard de tribord, et en ouvrant l'un d'eux, il découvrit du pain de seigle et du fromage. Il découvrit également qu'il mourait de faim.

Un peu plus tard, alors qu'ils volaient très haut dans le ciel bleu et que tout se passait bien, Lee ouvrit son sac de toile pour sortir son gros gilet. Jamais ses vêtements n'avaient été aussi bien pliés, et il y avait un brin de lavande sur le dessus.

« Eh bien, Hester, dit-il, c'était une journée surprenante, assurément. Comment va Iorek ?

- Il dort, dit le démon. Qu'est-ce qu'il y a de surprenant ? Que tu te comportes comme un idiot et que tu embrasses ce brin de lavande ? Ce n'est pas surprenant.

- Non, en effet. J'offrirais volontiers mon cœur à cette fille. Par contre, voler avec un ours, ça c'est surprenant !

- Ce le serait encore plus si tu l'avais laissé là-bas. Jamais tu n'aurais fait ça. Si on n'avait pas pu l'emmener, on serait restés pour combattre à ses côtés.



- Oui, c'est juste. Mais apprendre que tu es un lièvre de l'Arctique, ça, c'était une surprise. Bon sang, je n'en revenais pas !

- Une surprise ? Pourquoi donc ? demanda Hester. Iorek a raison. J'ai toujours su que j'avais plus de classe qu'un vulgaire lapin. »

FIN